

Le Samedi

VOL. I.—NO. 26.

MONTREAL, 7 DECEMBRE 1889.

LE NUMERO, 5 CTS
PAR ANNEE \$2.50

TOUJOURS POUR LES BONNES MESURES



Georges. — Savez-vous, mademoiselle, qu'après avoir été les *leaders* de notre cercle nous ne sommes plus du siècle et qu'il est grand temps pour nous de corriger cette erreur.
Marguerite. — En vérité, c'est une surprise pour moi ? En quoi manquons nous donc ?
Georges. — N'avez-vous pas remarqué qu'autour de nous tout le monde se marie ?
Marguerite. — Monsieur, si j'étais membre du Parlement, je serais toujours pour les bonnes mesures.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 7 DECEMBRE 1889.

CHASSE-SPLEEN

La pitié est moins tendre que l'amour.

La haine n'est pas moins volage que l'amitié.

La raison ne doit pas régler, mais suppléer la vertu.

L'âge peut-il donner le droit de gouverner la raison.

Les paresseux ont toujours envie de faire quelque chose.

Si les grandes pensées nous trompent, elles nous amusent.

La haine des faibles n'est pas si dangereuse que leur amitié.

Les grandes places dispensent quelquefois des moindres talents.

L'homme qui est fier de ses petits pieds marche sur sa gloire.

La terre est bien de son sexe. Elle ne peut pas révéler son âge.

Les choses que l'on sait le mieux sont celles qu'on n'a pas apprises.

On tourne une pensée comme un habit, pour s'en servir plusieurs fois.

Conseiller, c'est donner aux hommes des motifs d'agir qu'ils ignorent.

Un homme qui descend l'escalier la tête en bas n'est pas dans son bon sens.

Il est inutile d'essayer de jouer sur le piano la composition d'un musicien avec ses créanciers.

Au défaut des choses extraordinaires, nous aimons qu'on nous propose à croire celles qui en ont l'air.

Nous sommes flattés qu'on nous propose comme un mystère ce que nous avons pensé naturellement.

C'est être injuste d'exiger des autres qu'ils fassent pour nous ce qu'ils ne veulent pas faire pour eux-mêmes.

Quelque mérite qu'il puisse y avoir à négliger les grandes places, il y en a peut-être encore plus à les bien remplir.

Nous croyons avoir droit de rendre un homme heureux à ses dépens, et nous ne voulons pas qu'il l'ait lui-même.

Non, madame, quand vous irez acheter des flanelles pour votre mari, vous ne devez pas dire au commis : "Faites moi donc voir vos caleçons."

Un versificateur ne connaît point de juge compétent de ses écrits : si on ne fait pas de vers, on ne s'y connaît pas ; si on en fait, on est son rival.

Le vantard aime à dire : "Je suis régulier comme le soleil," sans se rendre compte que le soleil ne se couche jamais deux fois dans l'année à la même heure.

Si un homme est souvent malade, et qu'ayant mangé une cerise il soit enrhumé le lendemain, on ne manque pas de lui dire, pour le consoler, que c'est sa faute.

Certaines mesures sont imposées par la prudence la plus élémentaire. Ainsi, si vous avez un perroquet dans la maison, ne montez pas un tuyau de poêle en sa présence.

Les uns collectionnent des livres, d'autres des autographes, d'autres des monnaies rares. Le Sultan qui est un original se vante d'avoir la plus belle collection de femmes du monde.

Pendant que la cuisine anglaise, donne tous les honneurs de la table à la dinde rôtie, la cuisine française la relègue au dernier rang. Entre les deux préopinants, la dinde préfère rester sur la cloture.

On peut penser assez de mal d'un homme et être tout à fait de ses amis ; car nous ne sommes pas si délicats que nous ne puissions aimer que la perfection, et il y a bien des vices qui nous plaisent, même dans autrui.

L'ALUMINIUM

L'année 1855 n'a fait qu'une découverte réelle et importante ; mais quelle découverte ! Un nouveau métal ! un nouvel argent ! l'aluminium !

La mine où a été trouvé ce trésor est le laboratoire de M. Sainte-Claire Deville, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure.

L'aluminium avait été jusqu'ici méconnu, parce que, mal dépouillé de quelques substances étrangères, il ne s'était encore montré à nous que sous une robe terne et pulvérulente. M. Deville a eu le talent de le délivrer de son écorce et de le faire briller, pour la première fois, aux yeux étonnés des chimistes de l'Académie, dans tout l'éclat de cette blancheur éblouissante, rivale de celle de l'argent, et de cette inaltérabilité si précieuse et si rare, qui le font monter tout d'un coup d'une obscurité profonde au rang des métaux nobles, à côté de l'argent, du platine et de l'or, ces métaux doués du privilège de ne pas vieillir.

Qui croirait, au premier abord, que c'est de l'argile, oui, de cette humble argile que nous foulons sous nos pas, qu'est sorti le nouvel astre de la métallurgie ?

Pour ne pas laisser de doute sur les propriétés éminentes de l'aluminium, on a plongé depuis plusieurs jours dans un bain d'acide nitrique concentré (eau-forte), cet agent chimique si énergique qui dévore l'argent avec tant de facilité, et le rayonnement du nouveau métal semblait n'en être que plus vif.

L'aluminium vient combler une lacune qui existait dans les arts industriels et dans les usages domestiques, en mettant en abondance dans nos mains un métal aussi précieux que le platine et plus beau que lui.

PAS DE CHANCE

Il arrive ce soir-là un peu plus tard et un peu plus ému que de coutume.

Elle.—Je suis certaine que tu es parti le dernier.

Lui.—C'est vrai, pauvre femme, que veux-tu ? Elle.—Tu devrais avoir honte ; un homme marié et toujours partir le dernier !

Lui, (cherchant une excuse).—Ce n'est pas de ma faute, si je pars le dernier ; je ne peux pas garder les autres plus longtemps.

RIEN QUE DEUX COTÉS

Entre tramps :

Simon.—Dis donc ; ton pardessus est trop usé ; tu manques de chic. Tu devrais le faire retourner.

Jonas.—Ah ! ça, crois-tu qu'il a trois côtés, ce paletot-là ?

UNE MÉPRISE

Alfred.—C'est moi qui me suis fait embêter hier soir ?

Joseph.—Comment cela ? Mais il était trois heures du matin quand tu nous a laissés !

Alfred.—C'est justement cela. Tu sais, j'étais un peu paf, et quand je me suis réveillé ce matin, je me suis aperçu que j'avais les pieds sur l'oreiller. Imagine toi que j'avais souffert toute la nuit du mal de tête, quand au fond, tout ce qui me faisait mal, c'était un cor.

PRODUITS TROP RARES

Le jeune Jean-Baptiste visite Montréal pour la première fois. Il aperçoit une affiche offrant une récompense pour l'arrestation d'un voleur.

—Vois donc, dit-il à son compagnon, comme les voleurs sont rares ici ! Ils sont obligés de payer pour en trouver.

LE DERNIER MOT

Querelle au Marché Bonsecours entre deux revendeuses. Leur âge est la cause de la dispute. Nous accrochons en passant le bout de conversation suivante :

—Toi de mon âge ! C'est dégoutant ! Tiens n'en parlons plus. Malheureusement, moi je n'ai jamais connu ma mère, parcequ'elle a laissé la maison quand je n'avais que deux ans ; mais il y a des fois que je me demande si ce n'est pas toi qui l'est.

L'AVANTAGE DE NE PAS ETRE COUPABLE

Un magistrat de création récente est appelé à siéger. Comme c'était sa première séance, les amis étaient venus le saluer au whiskey, un peu trop chaudement. Il monte tout de même sur le banc et se trouve en face d'un pauvre *tramp* arrêté dans le cours de la nuit pour ivrognerie.

—Prisonnier, dit-il, plaidez-vous coupable ou non coupable ?

—Pas coupable, Votre Honneur, répond le prisonnier.

—Mais, dans ce cas, quelle affaire avez-vous à comparaître devant moi, reprend le magistrat suffoqué par la colère. Pas de farces ici. Allez-vous en.

DIFFÉRENCE SANS CONSÉQUENCE

Le chef de police fait subir l'examen à un applicant qui veut entrer dans la force.

—Et votre taille ? Combien mesurez-vous ?

L'applicant, (qui ne paraît pas avoir inventé la poudre).—M. l'échevin Dufresne vient de me mesurer. Mais tiens ! Voyez donc ! Je l'ai oublié ! Je ne me rappelle pas s'il m'a dit cinq pieds dix pouces ou bien dix pieds cinq pouces.

LE COIN DE JOE

EXTRAITS DE SON ALBUM

Malices.

Un général prussien voyageait dans une voiture à six chevaux, arrivé près d'une petite ville du canton de Berne, il est arrêté à la porte par un paysan de garde. Étonné de ce traitement, il met la tête à la portière, et demande à cette sentinelle en vertu de quel ordre elle agit de la sorte ?

—Passez, passez, dit tranquillement le paysan ; seulement, j'étais curieux de voir ce que cette voiture pouvait porter de si lourd, qu'il fallut six chevaux pour la traîner.

* *

Épithaphe d'un grand parleur :

Sous ce tombeau pour toujours dort
Paul, qui toujours contait merveilles ;
Louange à Dieu, repos au mort
Et paix sur terre à nos oreilles.

* *

Sire Lucas avait, un jour de foire,
Neuf beaux ânon bel et bien acheté ;
Sis sur l'un d'eux, le manant, après boire,
Avec Alix s'en revenait monté.
Quand, de fortune ayant les yeux jetés,
Sur les beaux dets, il pense qu'une bête
Manque au troupeau, de quoi se mettre en quête,
Allant, venant, ne songeant à celui
Qui doucement cheminait sous lui.
Lucas lors donc, jure, se désespère ;
Voire il pleurait, lorsque la mère Alix :
Tu ne vois-là, dit-elle, mon compère,
Que huit ânon, et moi j'en trouve dix.

* *

Une jeune personne chantait un soir, une de ces pinsonneries que Ls. Venillot aimait tant. Le refrain de cette romance était :

“Je chante bien quand il est là !”

Mon voisin, un farceur qui rit de tout, se pencha vers moi, au second couplet, et me dit :

—Il paraît qu'il n'est pas encore arrivé.

* *

—O Julie ! s'écriait sentimentalement son jeune damoiseau, la première fois que vous me direz des paroles si désespérantes, je me tuerai à vos pieds !

—Et la deuxième fois ? dit la demoiselle.

* *

Dernièrement dans un de nos collèges on distribuait du pain à la collation qui, par extraordinaire, sortait du four.

—Tiens, dit un écollier, en mettant dans sa poche un énorme croustillon, tiens, du pain tendre (ou frais) ; on n'en donne pas tous les jours ; ma foi, j'en garde pour demain.

* *

En classe.

—De quoi est mort Socrate ?

L'élève reste court.

Un compagnon lui souffle aussitôt :

—De la signe !...

L'élève qui n'a pas bien compris :

—Monsieur, il... il est mort de la lassitude !

* *

Mgr Daviau de Sauzay, archevêque de Bordeaux, homme aimable et prélat respecté, avait parié et gagné contre M. Damirand, un de ses grands vicaires, une dinde aux truffes, qui se faisait longtemps attendre. A quelque temps de là, Mgr rappelle à ce dernier sa gageure et l'invite à la réaliser.

—Monsieur, dit le grand vicaire qui voulait s'en dispenser, les truffes ne valent rien cette année.

—Bah ! bah ! répond Mgr de Sauzay c'est un bruit que les dindons font courir !

* *

Les ladies d'Angleterre ont généralement les dents de devant assez proéminentes, généralement aussi ces dents sont fort blanches.

On faisait un jour remarquer cette dernière particularité à Mme R...

—Parbleu, répondit-elle, il n'est pas étonnant qu'elles aient les dents blanches... elles ne peuvent pas se moucher sans les brosser.

* *

Peut-être C... regarde-t-il le savon comme nuisible à la santé, il est d'une malpropreté révoltante.

L'autre jour, il arrive à un rendez-vous, en disant :

—J'étais en retard ; aussi ne suis-je pas venu à pied.

—Cela se voit à tes mains, lui répond Auber.

* *

Il s'agissait d'un monsieur dont la malpropreté est passée en proverbe.

—Comment se fait-il qu'il ait les mains si sales ? demandait-on.

—C'est, répondit A..., qu'il a la très mauvaise habitude de se les porter à la figure.

* *

Un menuisier chargé de faire le portique d'une maison, s'avisait de mettre à chaque côté de la porte une tête de loup. On lui demanda pour quelle raison :

—C'est, dit-il, pour empêcher les ânes d'y monter.

* *

Il méritait la croix et l'obtient aujourd'hui.

Mais, vraiment, je ne puis comprendre

Qu'on vienne la pendre à celui

Qui, selon moi, devrait y pendre.

* *

Voltaire contre Linguet.

Voltaire avait lancé l'épigramme suivant contre un de ses ennemis du nom de Linguet :

Mon premier sert à pendre

Mon second mène à pendre

Mon tout est à pendre.

La solution était : 1o. Lin ; 2o. Guet ; 3o. Linguet.

Linguet qui n'était pas un imbécile répliqua :

Quand on a fait mon premier

On devrait faire mon dernier

Et mon tout est à rouer.

C'est-à-dire : 1o. Vol ; 2o. Taire ; 3o. Arouet, le prénom de Voltaire.

JOE.

A la petite classe d'histoire naturelle :

L'élève.—Les animaux dépourvus de pattes et qui rampent sur le sol au lieu de marcher sont ce qu'on appelle des reptiles. Quelqu'un peut-il me donner un exemple de reptile ?

Le jeune Philibert.—Un ver.

—Très bien ! Qui peut me donner un autre exemple ?

Long silence. Finalement, Totor Guibollard se lève et s'écrie :

—Un ver.

—Mais, reprend le professeur, Philibert l'a déjà dit.

—Je parle d'un autre, moi, monsieur.

Dans les chars :

Monsieur sympathique, (à un voisin.)—Vous me paraissez avoir une mauvaise toux, monsieur ?

Le voisin, (un grognard.)—Je n'ai pas pu en avoir de meilleure.

Client.—Je voudrais acheter une tonne de charbon.

Marchand de charbon.—Une tonne ? De quelle sorte ?

Le client.—S'il y a moyen, je voudrais que ce fut une tonne de 2,000 lbs.

MOTS D'ENFANTS

Maman, demande Tommy, pourquoi chasse-t-on les tigres et les lions ?

—C'est parce qu'ils tuent les pauvres petits moutons.

—Alors, pourquoi est-ce qu'on ne chasse pas les bouchers ?

Le professeur.—John, de quoi sont faites vos chaussures ?

L'élève.—De cuir, monsieur.

Le professeur.—Et avec quoi est fait le cuir ?

L'élève.—Avec de la peau de bœuf.

Le professeur.—Ainsi, la chaussure que vous avez, d'où vient-elle ?

L'élève.—De papa, monsieur.

Etranger.—Mon enfant, ton père est-il ici ?

L'enfant, (l'espoir de la famille.)—Oui, monsieur ; tenez, il est dans le parc aux cochons. Vous le reconnaîtrez bien, il a un chapeau sur la tête.

La mère.—Chut ! Les petits enfants, ça doit ne rien dire quand les grandes personnes parlent.

Eva.—Quand que je vais parler donc ? Les dames, elles ne s'arrêtent jamais.

La mère.—Petit malheureux ! Voilà ton chapeau plein de boue ! Qu'est-ce que tu en as fait ?

Jack.—C'est un petit garçon qui me l'a ôté de la tête et l'a jeté dans la boue.

La petite sœur.—Non, maman, ça n'est pas le cas ; c'est lui-même qui l'a jeté dans le chemin.

Jack.—Eh ! bien ! Qu'est-ce que j'ai dit ? Est-ce que je ne suis pas un petit garçon ? Je voudrais bien savoir ?

Le père, (trouvant Tommy tout en pleurs dans le hangard.)—Allons, qu'est-ce que c'est que cela ?

Tommy.—Je jouais avec Alfred à bucher du bois ; puis quand j'en ai eu un gros tas, maman est venue me le prendre.

Le père.—Qu'est-ce que ça fait ? En avais-tu besoin pour quelque chose ?

Tommy.—Non, mais c'est parce que je pensais que j'avais joué, tandis que je me trouvais à avoir travaillé.

Aux flagrants délits.—A l'audience des flagrants délits de police correctionnelle :

M. le président.—Vous ne travaillez pas, vous êtes prévenu de vagabondage.

Le prévenu.—J'ai pas d'ouvrage. Le gouvernement nous en donne pas.

M. le président.—Ah ! j'attendais cela : c'est le gouvernement qui est chargé de vous fournir du travail ?

Le prévenu.—Il vous en fournit bien à vous !

Sur la ligne d'Enghien, un monsieur bien mis monte dans un compartiment de troisième classe et allume un cigare.

—Vous devriez au moins demander à ces dames si la fumée ne les incommoderait pas, lui dit un gamin, la pipe à la bouche.

—Et vous, mon garçon, répond une dame, est-ce que vous nous l'avez demandé ?

—Oh ! moi, c'est autre chose : moi, je suis mal élevé !

Histoire de chasse : on parle, à table, de loups affamés.

—Moi, s'écrie Tartarin de Tarascon, je me suis trouvé récemment, sans arme, par un temps de neige, face à face avec trois loups.

—Et alors ?

—Alors, je les ai regardés fixement, puis je suis parti les mains dans mes poches, en sifflant.

—Et ils ne vous ont pas poursuivis ?

—Ils ne pouvaient pas... Ils étaient en cage.

HOROSCOPE DE LA BONNE SOCIÉTÉ



I

Sambo à sa sœur.—Oh ! elle jette l'os dans le baril !



II

—Je l'ai trouvé ! essayons notre chance.



III

—Nous allons tirer qui va se marier le premier.



IV

—Hourrah ! c'est moi !



V

Négrillette.—Non, ce n'est pas toi qui l'as : c'est moi. N'est-ce pas vrai, maman ?



VI

La mère.—Tas d'imbécilles ! vous avez tiré avec le croqnon. Ça ne compte pas.

LES INCONVENIENS DE LA BEAUTE



La dame (engageant une servante).—Et pourquoi êtes-vous partie de là ?

La servante.—Madame, c'est des choses qu'on n'aime pas à dire de soi, mais puisque vous me le demandez ; la dame me trouvait trop jolie.

UN DERNIER BON SOUVENIR

SUJET D'ACTION DE GRACES



Passager rigoureux, (pendant une tempête sur mer.)—Y a-t-il encore de l'espoir, capitaine ?

Le capitaine, (impatience.)—Écoutez ; vous êtes d'une lâcheté sans nom ! Ça fait quatre fois que vous me posez la même question.

Le passager.—Je n'ai jamais connu la peur ; mais voyez-vous ce grand eslanqué qui rei restitue là-bas. C'est mon oncle, un millionnaire de qui je dois hériter. Je lui ai donné plus que ma quote-part de petits soins depuis 20 ans. Si nous sommes pour périr, je veux au moins lui donner un bon coup de pied dans le derrière pour tout ce qu'il m'a fait endurer inutilement.

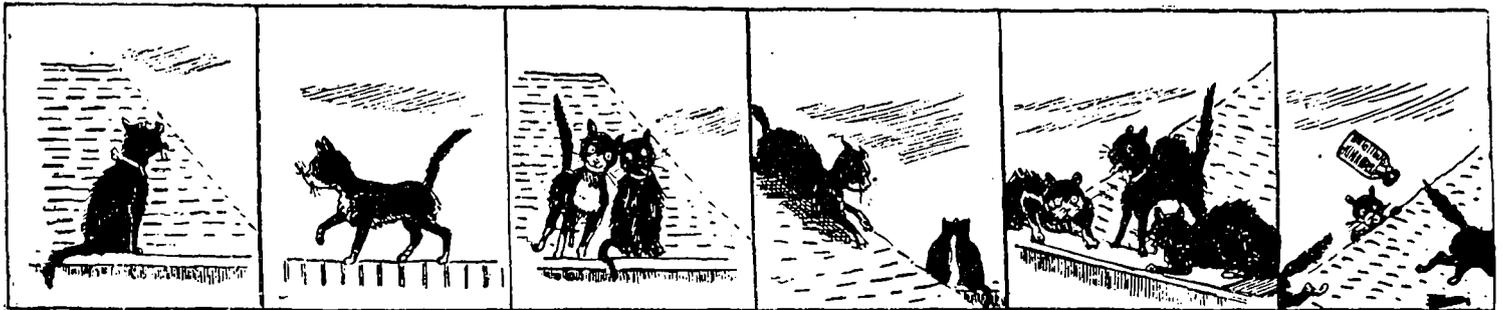


Tommy.—Nous avons bien des raisons de remercier le bon Dieu, nous autres, les petits enfants !

Madame Rodman.—C'est vrai, chéri, mais qu'est ce qui t'a fait penser à cela ?

Tommy.—Penses donc ! Si tu avais une main comme celle-là, quand tu me surprends dans les confitures !

SCENES DE LA VIE CRUELLE



I — Aspirations. — Pourquoi ne suis-je qu'une pauvre chatte ?
 II — Le voilà, le roi de mon cœur !
 III — Sur un grenier qu'on est bien à deux ans !
 IV — L'œil verdâtre de la jalousie. — Me tromperait-elle ?
 V — Je vous en ficheraï des ménages à trois !
 VI — Je m'en retourne !

LA DERNIERE MODE

RIEN COMME L'AUDACE



1er garçon d'honneur.—As-tu remarqué comme la mariée a les pieds petits ?

2nd. garçon d'honneur.—Ce que tu vois, ce sont les pieds de sa petite sœur, qui lui sert de tournure.



Le principal.—Eh bien ! Tommy, qu'est-ce que je puis faire pour toi ?

Tommy.—Le maître m'envoie vous dire que vous avez fait le mauvais garçon et qu'il faut que je vous donne la volée. Otez votre gilet.

LA MÉTÉOROLOGIE POÉTIQUE

PRÉSAGES ET PROVERBES

L'hiver nous fait plus de mal que l'été ne nous fait de bien. L'hiver mange le printemps, l'été et l'automne. (bien.)

Ces deux proverbes ont le même sens et indiquent que la température de l'hiver exerce la plus grande influence sur le reste de l'année. Le dernier peut exprimer que l'hiver recueille et consomme tous les produits des autres saisons.

Soleil d'hiver, tard levé bientôt couché.

Comme le soleil, en hiver, ne reste que fort peu de temps sur l'horizon, son influence alors est à peu près nulle.

Pauvre laboureur, tu ne vois
Jamais ton blé beau, l'an deux fois
Car si tu le vois beau en herbe,
Tu ne l'y verras pas en gerbe.

Ce dicton n'est peut-être pas rigoureusement exact, il est vrai de dire cependant que, lorsque le blé sort trop tôt de terre et offre, avant l'époque des grands froids, un très-bel aspect, on peut craindre qu'il ne souffre davantage des rigueurs de la saison.

Les Italiens disent :

Sèche année, jamais affamée.

C'est-à-dire que le grain est meilleur quoique moins abondant dans une année de sécheresse.

An de champignon, an de mauvais renom.
(Prov. italien.)

Il y a, je crois, dans ce proverbe plus de rime que de raison.

Année de glands, mauvaise année.
Année neigeuse, année fructueuse.
(Prov. italien.)

Ceci est vrai partout. La neige, qui tombe en temps opportun, protège les blés contre les très-fortes gelées, et, en fondant à l'époque du dégel, communique à la terre quelques principes très favorables à la végétation. Voici encore un dicton analogue :

Sous la pluie, famine ; sous la neige, pain.
Quand les jours augmentent, le froid augmente aussi.
(Prov. italien.)

Les jours, en effet, recommencent à croître vers la fin de décembre, et c'est à cette époque aussi que le froid de l'hiver devient plus vif et plus intense.

L'hiver ne prend jamais racine dans le ciel.
(Prov. anglais.)

Il n'y a qu'un temps, et dans nos climats tempérés, sa rigueur n'est pas de très-longue durée.

Année vaineuse, année pommeuse,
Labour d'été vaut fumier.

Ce proverbe ne peut recevoir son application que dans les pays où les terres restent encore en jachères. Dans les contrées de culture perfectionnée, il n'existe point de terres libres ou vides pendant l'été.

Arbre moult (beaucoup) ramé fait à peine bon fruit.

Dans un arbre qui a trop de branche (*ramus*), la sève se divise à l'infini et perd ainsi de sa force ; Phabilité d'un bon jardinier consiste à tailler ses arbres fruitiers de manière à ménager et à utiliser la vigueur de la sève.

Bryne est bonne à vigne, et à blé la ruine.

Ce proverbe a besoin d'explication. La bruine ou brouillard est favorable à la vigne vers l'époque de la vendange ; elle lui serait fort nuisible à l'époque de sa floraison ; c'est à cette dernière époque qu'elle est dangereuse pour le blé.

Il n'est point de mauvais temps,
Quand il ne fait point de vent.
(Prov. anglais.)

Quel que soit l'aspect du ciel, le temps ne saurait être considéré comme mauvais, si l'air est tout à fait calme.

Faites la vigne pauvre, elle vous fera riche.
(Prov. anglais.)

C'est-à-dire : taillez la vigne hardiment ; c'est le seul moyen d'en obtenir des produits abondants.

Arc-en-ciel du soir annonce le beau temps ;
Arc-en-ciel du matin augmente la marée.
Ciel teint en rouge, pluie ou vent
Point de pluie sans vent ; point de vent sans pluie.
Terre noire donne bon ; terre blanche est bientôt lasse.
Un champ exige trois choses : beau temps bonne semence et bon laboureur.
(Prov. italien.)
Quand il pleut de la bise, il en pleut à sa guise.

Les pluies qui sont accompagnées du vent du Nord, sont ordinairement assez prolongées.

RÈGLES GÉNÉRALES DES MOIS ET JOURS DE L'ANNÉE

On tient vulgairement que, si un malade est agité aux 4, 5, 6, 8 et 20èmes jours de la Lune, la maladie sera dangereuse, et on dit :

La Lune est périlleuse au cinq,
Aux quatre, six, huit et vingt.

On juge selon le premier mardi de la Lune quel sera le temps le reste de sa course jusqu'à son renouvellement.

Prends du temps la règle commune.
Au premier mardi de la Lune.
La nuit est chaude en pleine Lune,
Jusqu'en la vieille ou en la jeune.

Toutefois Plinie tient le contraire, et dit que la Lune étant en conjonction, c'est-à-dire, nouvelle, elle est fort chaude en été et en hiver très-froide.

Les anciens disaient :

Pallina luna pluit rubiemda.
Sint alia seneca.
La lune pâle fait la pluie et la tourmente.
L'argentine temps clair et la rougeâtre vente.

On a remarqué que s'il pleut le Dimanche au matin pendant la grand'messe, qu'il pleut bien souvent tout le long de la semaine, dont on a fait ces vers :

Du Dimanche au matin la pluie
Bien souvent la semaine ennuie.
Du Vendredi l'on dit communément :
Du Vendredi la semaine est
Le plus beau jour ou le plus laid.

Du samedi, j'ai ouï assurer à plusieurs gens dignes de foi, que jamais ne l'avaient vu passer sans voir luire clairement le soleil, tant peu fut-il de ma part, je n'y ai pas regardé de si près, mais je puis assurer que je l'ai vu luire quelquefois le soir, lorsqu'il n'y avait plus d'espérance de le voir, et que je pensais bien que le proverbe mentirait, pourquoi l'on dit :

Le Soleil par excellence.
Au samedi fait la révérence.

Les voyageurs et pèlerins ont coutume de remarquer pour signe de beau temps :

Rouge le soir, blanc au matin,
Rend joie au cœur du Pèlerin.

Toutefois, messire Elpard, l'interprète du vin, dit qu'il s'en trouve bien, et que son cheval n'en va que mieux.

Des bruines aussi on a fait cette observation :

Bruine obscure, trois jours dure ;
Si elle poursuit, en dure huit.
Quand il pleut de la bise,
Il en pleut à sa guise.

C'est-à-dire, que la pluie qui se prend avec le vent septentrional, dure fort longtemps ; et, quand il a gelé, si le vent du midi souffle, le laboureur dit :

L'Austral, qu'on dit le droit vente
Dégèle comme eau bouillante.

Du vent qu'il se fait le premier jour du Carême, on dit :

Le plus fort vent du jour des bordes,
Le plus souvent tout l'an déborde.

PROVERBE ANCIEN DE L'ESPÉRANCE DU BLÉ

Pauvre laboureur tu ne vois
Jamais ton blé beau l'an deux fois ;
Car si tu le vois en herbe,
Tu ne l'y verras en gerbe.

SIGNE D'UNE ABOONDANCE

Janvier le frilleux, Février grisilleux,
Mars le poudreux, Avril le pluvieux,
Mai clair et venteux, font l'an plantureux.

Non-seulement les laboureurs l'ont observé, mais aussi plusieurs doctes personnages en ont fait l'expérience, comme Joachim de Rhingerber, le Danois, du pronostic suivant, que pour sa rareté et beauté, j'ai mis ainsi en vers :

OBSERVATIONS NOTABLES, LIBRES ET EXPÉRIMENTÉES

Si tu regardes dans la pomme
D'un chêne, tu trouveras comme
Sera l'un de ces trois divers :
Une mouche, une araignée, un ver ;
Si c'est une mouche, attends la guerre ;
Si c'est un ver, force bien sur terre,
Et s'il se trouve une araignée,
Mortalité toute l'année.

J'en ai souvent fait l'expérience, et je puis assurer que c'est un beau miracle de la nature. Je dois noter que la dite pomme n'est pas prise pour le gland, mais pour une petite surcroissan-

ce, en forme de petite pomme vermeille, au dedans de laquelle tu trouveras infailliblement l'un des trois.

Les anciens aussi avaient remarqué, suivant une curieuse observation de Beda, qu'il y avait trois jours en l'an où ceux qui naissaient n'avaient les corps sujets à pourriture après leur mort, ce que je ne veux pas assurer pour être vrai ; mais je dirai avec vérité avoir vu à Toulouse des corps déterrés tout entiers, exposés le Vendredi Saint, à la vue d'un chacun, au cloître des Cordeliers, sans aucun artifice. Dans la même ville on voit sur une table ou buffet des Marguilliers de l'église de saint Ocordy, et sur une des portes de l'Archevêché de St. Estèphe ou Estienne, des corps entiers. J'ai aussi souvent ouï dire à plusieurs architectes ou maçons, qu'en détruisant de vieux bâtiments, ils avaient trouvé parmi les entrailles des chats et des rats tout entiers sans putréfaction, sinon des entrailles, et du poil tout tombé, dont on m'en a montré en des cabinets de parades de beaucoup plus sains que ceux qu'avec grande curiosité on avait préparés, dont je ne voudrais pas entreprendre de rendre raison ; je me contenterai de rapporter les jours des anciens, avec la conférence de ceux d'aujourd'hui. On disait anciennement :

Les animaux que tu verras
Le trentième jour de janvier naître.
Jours d'Hippolyte et Mathias.
Leurs corps demeureront entiers.
Sans se corrompre nullement
Jusqu'au jour du jugement.

Qui se rapportaient au 10 janvier, 24 février et 13 août, qui se rapportent à présent au 9 février, 7 mars et 25 Août. Et maintenant il faut dire :

Les animaux que tu verras
Naître le jour de sainte Apolline
Ou la veille de Bertholomme.
Ou le propre jour de saint Thomas.
Leurs corps, dit-on vulgairement,
Ne pourriront aucunement.

Au 9 février le soleil entre au signe d'Aquarius, l'épaulé senestre d'Aquarius se perd au soir. Le flanc dextre de Persens se lève au matin ; le 6 mars, le soleil entre au 14e degré des poissons ; la grève de la jambe senestre d'Hercule, se perd au matin, l'œil du poisson méridional se perd à l'aube du jour, le second entourtillement de l'hiver s'élève au soir.

Le 13 août, le soleil entre au premier degré de virgo, les narines du lion se perdent au soir et le Dauphin, au matin, se plonge du tout en l'Océan. L'œil dextre de la poule se cache le matin.

S'ensuit quelque préceptes généraux qu'étaient au dernier de la pronostication et manuscrit des laboureurs.

Lever à cinq, dîner à neuf,
Souper à cinq, et coucher à neuf.
Fait vivre d'ans nonante-neuf.

VIANDE PROPRE A MANGER

Un œuf qu'une heure seulement,
Pain d'un jour, oiseaux petits,
Chair d'un an, poisson de dix.
Cela fait vivre longuement.

SIGNES DE VIEILLESSE

Quand on a les yeux en son sein,
Qu'on porte les pieds en sa main,
Quand on a ses dents à la ceinture,
Il faut dire adieu à la voiture.

AUTREMENT LE SIEUR THOMAS AUBREAU A DIT D'UN VIEILLARD AMOUREUX

Quand d'un cœur poursuivant vous vertez :
Porter des brodequins fourrés,
Des chausures à la martingale,
Le devant de son pantalon sale,
Le manteau poudreux et crotté,
Deux bonnets en saison d'été,
Sur l'estomac un linge chaud,
Demander combien le blé vaut,
Et qui a le bout du nez froid,
Croyez qu'il n'a pas bon droit.

GENS INUTILES EN CE MONDE

Qui a bon lit, dedans ne dort,
Qui a bon pain, dedans ne mord,
Qui a du bien, n'en prend confort,
Autant vaudrait-il qu'il fut mort.

REMEDÉ ASSURÉ CONTRE LA PESTE

Fais tant que tu sois plus debout qu'assis
Egale-toi et chasse tous soucis,
Hante rarement, vieille qui toujours dors,
Si tu es à jeun ne sois pas dehors,
Garde-toi du screin et du temps humide,
Sois plus chaud que froid,
Et plus plein que vide ;
Si le mal est près, cherche un autre lieu,
Recommande-toi au surplus à Dieu.

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

AVEC LA CROIX ET LA BANNIÈRE

Dès le quatrième siècle, le clergé et le peuple allaient chercher les évêques en procession, fait dont l'histoire ecclésiastique fournit maints exemples.

Mais ce qui était pour lors un effet du zèle est devenu depuis une obligation, et les évêques ont considéré la procession comme un des droits attachés à leur dignité.

On a accordé le même droit aux empereurs qui venaient à l'église et aux gouverneurs des provinces en qualité de représentants du souverain : le clergé de Rome allait recevoir en procession l'exarque ou représentant de l'empereur.

On honorait également de la procession les rois et les princes dans les villes et villages où ils passaient. Quand Charlemagne alla se faire couronner empereur à Rome, le pape Léon III adopta à son égard ce cérémonial, et quand le roi saint Louis arriva à Acre, les habitants vinrent avec le clergé le recevoir en grande pompe jusqu'à la mer.

Après que les ducs, les comtes et autres grands seigneurs de fiefs eurent usurpé les droits régaliens, celui d'être reçu en procession fut regardé comme une conséquence de la souveraineté dont ils jouissaient dans leurs terres, et bientôt cette prérogative fut admise comme une dépendance de la haute justice.

Or, attendu qu'une procession ne se montrait probablement pas sans être précédée de la croix et de la bannière (grand étendard carré qui indique la paroisse ou la confrérie de ceux à la tête desquels il se trouve), on a été naturellement porté à dire, en parlant d'un visiteur à la rencontre de qui on se rendait en grande cérémonie, qu'on allait au-devant de lui *avec la croix et la bannière*.

Quand une personne se fait attendre, on dit qu'il faut aller chercher avec la croix et la bannière. D'après Quitard, cette façon de parler serait fondée sur un usage observé dans quelques chapitres, notamment dans celui des chanoines de Bayeux. Lorsqu'un de ces messieurs ne se rendait pas aux matines, qu'on chantait dans la nuit, quelques-uns de ses confrères étaient députés vers lui processionnellement avec la croix et la bannière, comme pour faire une réprimande à sa paresse.

QUI CASSE LES VERRES LES PAYE

D'après le *Journal des Débats* (commencement de l'année 1880) cette expression est due à un ouvrier membre de la communauté des vitriers-verriers de Paris, établie par lettres patentes de Louis XI, et voici l'anecdote qui lui a donné lieu :

Un vitrier ambulancier fut heurté par un passant dans la rue des Prouvaires, qui débouchait alors à Saint-Eustache.

Cet ouvrier était en train de posséder des vitres au rez-de-chaussée d'un grand hôtel appartenant à un riche épicière nommé Laurent Herbelot. La hotte du vitrier fut culbutée et plusieurs vitres brisées. "Peste soit de vous ! dit Laurent au passant, vous êtes cause que la demeure dans laquelle doit venir demain loger le roi de Portugal ne sera point clause ; les carreaux manquent aux fenêtres."

Le passant, tout confus, se disposait à s'esquiver, quand le vitrier le prenant à la gorge, lui dit : "Halte-là ! mon damoiseau, ne fuyez pas si vite, réglons nos comptes ; qui casse les vitres les paye !—Et combien ?—15 sols par vitre ; il y en a quatre." Le passant paya 3 livres et s'éloigna.

Le proverbe se popularisa. Les cabaretiers se l'approprièrent, et comme chez eux on casse beaucoup de verres, ils pendirent à leur porte, à l'adresse des ivrognes, un écrit avec cet avertissement : "Qui casse les vitres les paye."

Le roi de Portugal dont il est question dans cette anecdote était Alphonse V, qui vint en 1476 à Paris pour solliciter des secours contre Ferdinand, fils du roi d'Aragon, qui lui avait enlevé la Castille. Ce voyage royal fixe d'une manière précise l'époque la plus ancienne à laquelle puisse remonter le proverbe faisant allusion aux verres cassés qu'il faut payer.

SUR LES DENTS

Cette expression se joint souvent aux verbes *être*, *demeurer* et *mettre* pour signifier l'état de fatigue extrême où se trouve la personne que désigne le sujet ou le régime de ces verbes :

Là l'infanterie demeura *sur les dents* comme aians fait trois lieues plus que leurs ennemis.

(D'AUBIGNÉ, Hist., III, 9.)

Tout cet embarras met mon esprit *sur les dents*.

(MOLIÈRE, Amphit., I, II.)

On dit aussi qu'on est *sur les dents*, que le travail a mis quelqu'un *sur les dents* pour dire qu'il est las et fatigué, qu'il n'en peut plus.

(Dict. de Trévoux, édit. de 1771.)

Mais d'où peut venir une telle signification à la locution *sur les dents* ?

Dans l'ancien français on employait l'adverbe *adens* ou le participe *adenté* pour signifier sur les dents, la face tournée contre terre, courbé par l'âge, et, naturellement, très fatigué, parce que la grande fatigue incline le corps en avant :

(II) couche *s'adenz*, durement *s'amelie*.

(Roncevaux, p. 55.)

Sus la fontaine, tout *adens*
Se mist lors por boire dedans.

(Roman de la Rose, vers 1489.)

L'un dessus l'autre *adentez* tomberont.

(RONSARD, 646.)

Le vieux chastelein est tot *adent* (courbé).

(ROQUEFORT, Gloss. de la lang. rom.)

Or, un jour vint où *adens* et *adenté*, deux vocables excellents cependant, disparurent de la langue (ce qui me semble s'être affecté vers le seizième siècle) : et comme on sentit le besoin de les remplacer dans le dernier sens indiqué plus haut, on leur substitua l'expression *sur les dents*, qui était en quelque sorte la traduction littérale de *adens*.

PORTER LE BONNET VERT

Cette expression s'applique à un homme qui a fait banqueroute.

Le *bonnet vert* était une marque d'infamie à laquelle on assujettissait autrefois ceux qui faisaient cession de leurs biens à leurs créanciers, soit qu'ils eussent été ruinés par leur faute ou par cas fortuit, et cela, de peur que le bénéfice de cession n'invitât les débiteurs de mauvaise loi à frauder leurs créanciers.

D'après le Dictionnaire de Trévoux, la couleur verte de ce bonnet annonçait que le cessionnaire était entièrement libéré, parce qu'elle était le symbole de la liberté :

Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressources.
Prêts à porter le bonnet vert.

(LA FONTAINE, Fab., liv. XII, 7.)

Et si je n'eusse enfin pour garantir mon corps
Trouvé d'un bonnet vert le secours salutaire,
Je n'aurais fait que d'impuissants efforts
Pour échapper au décret consulaire.

(GÉRARDI, Esope, acte IV, sc. VI.)

Bien avant la fin du dix-huitième siècle, on n'obligeait plus les cessionnaires à porter le bonnet en question ; mais nous n'en avons pas moins conservé l'expression *porter le bonnet vert* pour parler d'un homme auquel on peut, à juste titre, reprocher d'être un banqueroutier.

La première trace que l'on trouve du *bonnet vert* infligé au débiteur insolvable remonte chez nous à l'année 1570. Un arrêt du parlement de Paris ordonna en effet, cette année, que, suivant l'usage établi à Laval, un nommé Bulsigue, qui ne pouvait acquitter ses dettes, porterait à l'avenir *bonnet* ou *chapeau vert*. D'où il suit que l'expression *porter le bonnet vert* date très probablement de la fin du seizième siècle.

CLIQUE OU CHAPEAU A CLIQUE

D'après le Dictionnaire de rouchi-français de Hécart, *décliquer un chapeau* c'est en rabattre les bords.

Cette définition implique le verbe *cliquer* pour signifier les relever, et le substantif *clique* pour désigner un bord relevé ; d'où l'expression *chapeau à clique* pour désigné en général un chapeau à bords retroussés.

Mais ces chapeaux ont tantôt trois cornes, comme l'ancien chapeau français, ou seulement deux, comme celui de certains officiers de l'armée et de certains employés de l'administration.

Parle-t-on d'un chapeau à deux cornes, on lui laisse le nom de *chapeau à clique* :

Il nous tarde d'entendre prononcer la condamnation sans appel des diverses variétés de shakos, de *chapeaux à clique*, en bataille ou en colonne.

(La Justice du 15 sept. 1880.)

Si l'on parle d'un chapeau à trois cornes se pliant et s'aplatissant de manière à pouvoir être porté sous le bras, on le désigne simplement par *clique* :

Rome verra sa broderie, son *clique* et sa dentelle.

(P.-L. COURIER, Lett., II, 68.)

L'idée d'aplatissement qui a été attribuée spécialement à *clique* a fait donner le même nom au chapeau cylindrique, dit chapeau gibus, qu'un mécanisme intérieur permet de réduire à un volume infiniment moindre.

CLIENT DIFFICILE

Monsieur, (dinant, le vendredi, au restaurant.)—Garçon, votre saumon n'est pas aussi bon que celui de vendredi dernier.

Le garçon, (un naïf.)—Comment cela, monsieur ? C'est du même.

POÉSIE

A MADemoiselle MARIE B. . .

Je préfère, ma mie, à tes rouges rubis
Le carmin de ta lèvre,
Dont le baiser si chaud donné dans un souris
Brûle comme la fièvre.

Je préfère à l'éclair des perles du collier
L'éclair de tes dents blanches ;
Au parfum si subtil des fleurs de mon rosier
Celui de tes pervenches.

Je préfère à l'éclat de tes froids diamants
Celui de tes prunelles,
A l'éclat des bijoux ornant tes bras charmants
Tes yeux pleins d'étincelles.

Aux beaux rêves dorés qui charment mon sommeil,
Je préfère, ma mie,
Ton souvenir plus doux qu'un rayon de soleil
Sur la rose fleurie.

AUGUSTE REITROF.

THÉÂTRE ROYAL

On a joué cette semaine au Théâtre-Royal *Blue and Gray*, qui est un beau drame militaire basé sur les événements de la guerre civile américaine.

Ce drame se distingue par des situations tantôt dramatiques, tantôt sentimentales au milieu desquelles jaillissent des miriades de saillies qui sont d'un comique enlevé.

Le talent des acteurs, la richesse des costumes et la beauté des décors rendent ce drame tout à fait attrayant. Aussi, il y a eu salle comble tous les soirs. Il y aura matinée cette après-midi à deux heures et séance ce soir. Le public fera bien de profiter de ces deux séances pour aller entendre ce fameux drame.

Changement complet de programme la semaine prochaine. Une excellente compagnie de variétés occupera le Royal. La troupe des sœurs Vaidis jouit d'une grande réputation aux États-Unis, et comprend, dit-on, d'excellents artistes. Les sœurs Vaidis sont des gymnastes extraordinaires, et leur nombreux tours de force provoquent l'admiration générale.



I

Un Regout.—Tiens, tiens ! Ça pourrait être une aventure charmante ! C'est qu'elle est bien la petite dame !



II

—Oihioi ! Tonnerre de chien malade !

CA VAUT-IL LA PEINE DE VIVRE



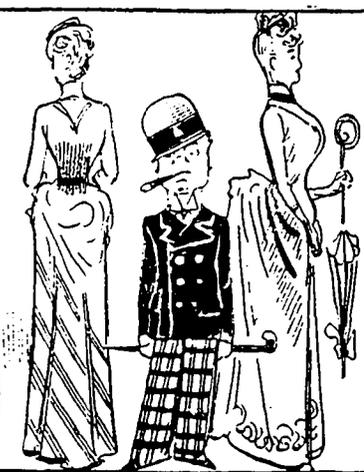
I

Quand le célèbre docteur Switchen est obligé de faire antichambre comme un enfant d'école à la porte d'un Ministre dont le père avait été son fermier ?



II

Quand après avoir payé six piastres pour une tonne de charbon, la cheminée envoie toute la fumée dans la maison.



III

Quand avec une taille de 4 pieds 4 pouces, on n'a de goût que pour les filles de 6 pieds.



IV

Quand après avoir épuisé toutes les pommades à cheveux, on constate le résultat ci-dessus au bout de huit mois ?



V

Quand Bill Flanoxeur voit tout le monde porter son argent à la Banque ?



VI

Quand le médecin défend à M. Guzzle de prendre son petit verre ?



VII

Quand vous apprenez que votre Angéline s'est promenée comme cela sur le bateau ?



VIII

Quand mademoiselle Séchoir constate que les jeunes gens de nos jours délaissent le génie, l'intelligence, l'art, toutes les perfections pour la jeunesse et la beauté ?

LE DUELLISTE DÉLICAT

LECON D'ETIQUETTE

—Le duel est-il de la bravoure ?
 —Est-ce de la folie ?
 —Répond-il à une nécessité sociale ?
 Cela ne me regarde pas.

Tout ce que je sais, c'est que si vous avez quelqu'un en horreur, s'il vous gêne, s'il vous contrarie dans vos manières de voir ou s'il a le toupet d'avoir un nez qui ne vous plaît pas, grâce au duel vous pouvez vous en débarrasser d'une façon honorable.

Ensuite, le duel vous pose, et vous y gagnez une réputation de valeur qui vous met tout à l'aise pour emprunter de l'argent. On refuse moins facilement à un homme qui peut vous occire, qu'à une personne dont on a pas peur.

Le duel enfin, vous permet de ne pas avoir recours à l'assassinat, chose toujours fâcheuse, en ce sens que la police vous arrête les trois quarts du temps.

Maintenant il est certain que pour sortir agréablement d'une rencontre, il est toujours bon d'être plus fort et plus adroit que son adversaire.

On ne peut se battre avec quelqu'un sans l'avoir régulièrement provoqué, ainsi que cela se fait toujours d'ailleurs entre gens distingués. Les motifs ? Quand il n'y en a pas, ce sont les meilleurs. Ainsi :

Un homme ne vous a rien fait. Comme il ressemble à votre propriétaire, il vous déplaît, c'est tout naturel. Si vous êtes honnête, loin de renfermer en vous tout le mépris qu'il vous inspire, vous allez carrément le provoquer.

Par exemple, il est en train de lire une affiche, vous l'abordez ;

—Que signifie cette manœuvre, monsieur ; auriez-vous l'intention de m'éviter ?

—Moi ! mais... mais, monsieur je ne vous connais seulement pas !

—A plus forte raison, monsieur, je ne permettrai pas à un inconnu... ridicule, d'affecter des airs qui me déplaisent.

—Votre carte malotru, voici la mienne, demain vous aurez de mes nouvelles.

Un monsieur fredonne en marchant.

Venez vous planter raide devant lui ;

—Que signifie cette stupide gaité ? serait-ce pour insulter à mon malheur ?... Je vous préviens qu'une pareille audace m'échauffe singulièrement l'économie animale !

—Ah çà ! mais de quel malheur me parlez-vous ?

—Je n'ai pas de comptes à vous rendre, entendez-vous ? Seulement je vous défends de me ricaner bêtement au nez.

—Mais...

—Allons, allons, pas de ces mines effarées, votre heure, monsieur ?

Une autre fois c'est un habitué de votre cercle qui s'avance en se tenant la mâchoire.

Cet homme, c'est un ponti qui tire à cinq !!!

—Tiens qu'avez-vous donc, vous souffrez ?

—Oh !... j'ai... un mal... de dents...

—De dents, de dents, parbleu ! je vois bien que vous n'avez pas mal au coude, vous ne prenez donc pour un imbécile ? Pardieu, monsieur, je ne le souffrirai pas !

Vous n'avez insulté, demain mes témoins iront prendre de vos nouvelles.

Un autre jour, c'est un ami qui s'avance vers vous, un ami qui bégaille.

Il vous tend la main :

—Co... co... co... oment va la san... san... an... tè, et chez... et chez chez... et chez chez... ez vous ?

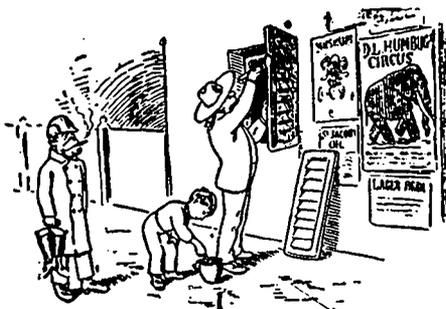
—Et chez moi ! comment et chez moi ! est-ce que cela vous regarde ?

Vous vous intéressez à Léocadie d'une manière insolente, mon cher ; seulement je ne suis pas un mari complaisant, moi ; je ne suis pas un idiot, moi ; vous me provoquez en ridiculisant mon honneur, soit ! vous m'en rendez raison ! Ces simples indications suffiront aux personnes sensées, c'est évident, cependant pour les cas particuliers, écrire à

ATHOS.

(A continuer.)

COMMENT SE PORTENT MAINTENANT LES BOTTES VERNIES



I

Pat s'est chargé de porter cette paire de chausures au Windsor à une nouvelle pratique qui arrive d'Angleterre.



II

Pendant que Pat paie un léger tribut à sa curiosité naturelle, le petit Tommy vide le pot de vernis dans les bottes.



III

Pat qui est sûr d'un pourboire sérieux sort ses manières du grand monde.



IV

Mais il est probable que les chaussures ne feront pas du tout, du tout.

Les terribles conséquences d'une tempérance immodérée



I

Edmin et Emma pour être sûrs de rester en bonne santé, jurent de ne jamais toucher à un stimulant.



II

Mais comme ils ont le malheur de ne pas avoir le même tempérament, la même cause a produits des effets bien différents dans les douze mois.

LA CRUE DANS LA CALIFORNIE

Quand les eaux sont basses, le marais de Dedlow se montre dans toute sa morne nudité. Devant nous s'étale une surface spongieuse, bourbiers stagnants et remoles, d'où sort une onde fangeuse qui se fraie, en méandres semblables aux replis du serpent, un chemin glaireux et glissant jusqu'à la baie largement ouverte de l'Océan Pacifique. Ça et là on aperçoit une oasis isolée de verdure jaunissante. Les petits brins d'herbe ténus et gluants trahissent par leur désagréable odeur de terre humide leur caractère amphibie. Le tableau d'une plate uniformité prête peu à l'imagination ; les lignes onduleuses que dessine le bois flottant charrié par la mer annoncent, comme un signe de mauvais augure, vitablement, et cette certitude, répand sur tout le paysage une ombre et une tristesse qu'aucun rayon de soleil ne saurait dissiper.

Il n'est point jusqu'aux prairies verdoyantes qui ne semblent accablées par cette idée ; elles se refusent à donner l'essor à leur végétation, tant qu'elles ne seront pas délivrées de ce poids qui les oppresse. Dans les baies amères des ronces rabougries on croit retrouver l'altération d'une douceur originelle aigrie en enfielée par l'usage inintelligent de l'eau froide administrée trop régulièrement.

A leur tour, les voix que l'on entend sur le marais de Dedlow ont je ne sais quelle expression d'abattement et de mélancolie. Le cri sourd, rauque et sépulcral du butor, les appels perçants du courlis, le craquement de la macreuse, le caquetage grognon des sarcelles, les protestations des grues effarouchées, la plainte mesurée du pluvier, tous ces bruits forment un concert qui correspond parfaitement à la physionomie chagrine de ces divers oiseaux. Leur aspect n'a d'ailleurs rien de réjouissant : le héron bleu, debout dans l'eau jusqu'au dessus des jointures de ses chasses, affecte avec une insouciance perverse de se mouiller les pieds et prend à tâche de s'enrhumer ; le courlis a l'air ennuyé ; la bécasse, de mauvaise humeur, semble vouloir tenir compagnie au héron dans ses méditations sur le suicide ; plus loin l'impassible martin-pêcheur, Marius de l'ornithologie, laisse errer son regard sombre sur l'étendue désolée ; le corbeau noir, qui va et vient sans cesse en effleurant le marais, paraît se demander avec perplexité si les eaux se sont bien écoulées s'il sera en état, malgré tous ses efforts, de rapporter à l'arche la réponse désirée. On voit d'un coup d'œil que le marais de Dedlow exerce une influence fâcheuse sur ses hôtes et que ceux-ci attendent avec impatience la saison de la migration, les vieux avec un sentiment de soulagement et de satisfaction, les jeunes avec l'enthousiasme de l'illusion.

Cependant si le marais de Dedlow est peu gai à la marée basse, il faut le voir quand la mer bat son plein, quand le vent froid, humide et inclement, passe sur la nappe brillante et souffle un second flux au visage de ceux qui regardent la mer ; quand les bourbiers et les bas-fonds prennent l'éclat bleuâtre, de l'acier ; quand les grands troncs des arbres tombés se redressent chargés de coquillage et recommencent leur mélancolique pèlerinage sans but, toujours entraînés à la dérive et n'ayant pas plus d'espoir de repos que le Juif Errant ; quand les canards au plumage brillant glissent silencieusement sur la surface polie sans y faire apparaître aucune ride ; quand avec la marée arrive le brouillard qui cache le bleu du ciel comme l'eau a dérobé précédemment le vert des pâturages ; quand les pêcheurs empêtrés dans ce réseau nébuleux, inextricable, scient désespérément sur le fer avec leurs rames, se lèvent en sursaut de temps en temps, croyant à chaque bruit que la main malicieuse des esprits des eaux saisit la quille de leur bateau, tandis qu'ils frissonnent à la vue des herbes perfides flottant à la surface comme les cheveux épars d'un noyé et leur annonçant qu'ils sont perdus sur les marais de Dedlow et doivent se résigner à y passer toute une nuit lugubre.

Le lecteur peut se faire maintenant une idée de ce lieu sinistre et sera peut-être disposé à écouter une histoire dont je vais lui faire le récit, une histoire, dont le marais de Dedlow a été le

théâtre et que je me rappelle toujours lorsque je viens y chasser. Une feuille locale l'a rapportée naguère en quelques mots, mais je l'ai apprise avec tous ses détails éloquentes, de la bouche même de celle qui en fut l'héroïne. Je ne puis toutefois espérer la reproduire avec toutes les nuances d'impression et avec le talent de dépeindre propre à toute femme ; mais je tâcherai du moins d'en donner la substance même avec autant d'exactitude que possible.

Elle demeurait à mi-chemin du marais de Dedlow et d'un cours d'eau assez important qui, à quatre milles au delà, se jette dans un estuaire formé par l'Océan Pacifique. Son habitation était située sur la longue presqu'île sablonneuse qui délimite au sud-ouest une baie splendide. Sa maison, une petite cabane en planches assise sur de solides pilotis, s'élevait de quelques pieds au-dessus du sol marécageux, à une distance d'une lieue environ des autres établissements riverains.

Son mari était bûcheron et charpentier, métier lucratif dans un pays dont l'industrie principale consiste à débiter et à exploiter le bois de charpente.

Au commencement du printemps il avait, comme de coutume, mis à profit le jusant pour transporter un train de bois à l'autre extrémité de la baie. Lorsqu'il partit, sa femme était debout à l'entrée de la cabane. Elle avait remarqué à l'horizon, au sud-ouest, un point noir, et elle s'était rappelé que son mari avait dit aux ouvriers qu'ils devaient se hâter pour ne pas être surpris par la bourrasque du sud-ouest.

Cette même nuit, il y eut une tourmente, une tempête si terrible que de mémoire d'homme on n'en avait vu de pareille. Plusieurs grands arbres de la forêt près de la rivière furent déracinés et la maison était secouée comme un berceau d'enfant.

Mais quelle que fût la rage du vent autour de la cabane, elle savait que celui en qui elle avait mis sa confiance avait fixé lui-même les barres et les verrous ; elle savait que s'il avait eu la moindre inquiétude, il ne l'aurait pas laissée seule. Cette assurance ainsi que les soins à donner au ménage et à son petit enfant malade détournèrent sa pensée de l'orage. Elle n'y songea que pour se préoccuper avec anxiété de "lui," espérant qu'il était aussi bien à l'abri qu'elle et avait pu arriver avec son radeau là-bas à Utopia. Mais lorsqu'elle sortit pour aller donner à manger aux poules et faire la litière de la vache, elle s'aperçut que la marée était montée jusqu'à hauteur de la haie de leur petit jardin et elle pouvait entendre distinctement le rugissement du ressac sur la grève du sud, quoique celle-ci fût plusieurs milles de distance. Elle aurait voulu avoir là quelqu'un à qui elle eût pu parler de ces choses et si le vent n'avait pas soufflé si fort, si le temps n'avait pas été si mauvais et s'il n'avait pas fallu aller aussi loin, elle aurait pris son enfant sur les bras et aurait couru chez Ryckman, son plus proche voisin. Mais elle n'avait pas donné suite à cette pensée parce qu'il aurait pu revenir "lui" au milieu de la tempête, tout trempé ; et il n'y aurait eu personne pour lui donner des vêtements de rechange ; d'ailleurs la course eût été trop longue pour le petit qui avait la coqueluche et était souffrant.

La nuit d'après, sans qu'elle eût pu dire pourquoi, elle ne se sentit aucune envie de dormir ni même de se coucher. L'orage s'était un peu calmé, mais elle restait assise toute pensive, tâchant de lire. Je ne saurais dire quel était le livre qu'elle tenait à la main, mais ne s'était probablement pas un livre de piété car les caractères semblaient nager sous ses yeux et se confondre, si bien qu'à la fin elle fut obligée de fermer le volume pour s'occuper de l'enfant dont l'avenir était pour elle un livre plus intéressant. Combien elle eût été heureuse de pouvoir en déchiffrer quelques pages ! Tout en s'absorbant dans ces réflexions, elle berçait le petit malade, appelant elle-même le sommeil qui ne venait point.

Il était près de minuit quand enfin elle se jeta sur le lit tout habillée. Combien de temps dormit-elle ? Sans doute elle ne s'en souvint point ; mais lorsqu'elle s'éveilla, elle avait la gorge si serrée qu'un moment elle crut étouffer ; et elle se trouva, frissonnant de tous ses membres, au milieu de la

chambre, serrant son enfant étroitement sur sa poitrine et prononçant tout haut des mots sans suite.

L'enfant plura et s'agitait ; pour le calmer elle se mit à arpenter la chambre, quand tout à coup elle entendit gratter à la porte. Effrayée, elle ouvrit précipitamment et fut toute heureuse de voir que ce n'était que Peter, le chien, qui se glissa dans la cabane tout ruisselant d'eau. Elle eut volontiers jeté un regard dehors, non qu'elle espérât voir revenir son mari, mais pour s'assurer de l'état du temps. Mais le vent secouait si violemment la porte qu'elle put à peine la tenir. Elle resta quelque temps assise immobile, puis elle se recoucha. L'oreille collée contre le mur de la cabane, elle crut à plusieurs reprises entendre un léger grattement prolongé, un frôlement produit par des branches d'arbres ; puis un petit bruit régulier pareil à celui que faisaient les lèvres de l'enfant lorsqu'il buvait, puis un clic-clac étrange. Elle se redressa. Au même moment son attention fut attirée par quelque chose qui se glissait sous la porte de derrière et semblait avancer en rampant jusqu'au milieu de la chambre. Ce qu'elle voyait n'était d'abord pas plus gros que son petit doigt, mais devint bientôt aussi large que sa main et se répandit sur tout le plancher ; c'était de l'eau.

Elle s'avança vers la porte d'entrée et l'ouvrit toute grande : rien que de l'eau ! Elle courut à la porte de derrière et l'ouvrit également : rien que de l'eau ! Elle se précipita vers la fenêtre et la ferma : rien que de l'eau !

Alors elle se souvint que son mari lui avait dit un jour que la marée n'était pas dangereuse, parce que l'eau arrive régulièrement, et que l'on peut calculer ses mouvements. C'était pour cette raison qu'il avait mieux aimé se fixer près de la baie qu'au bord de la rivière, qui pouvait à chaque fois déborder. Mais était-ce bien la marée ? De nouveau, elle courut à la porte de derrière, la rouvrit et jeta un morceau de bois : il prit la direction de la baie. Elle puissa un peu d'eau dans le creux de sa main et la porta vivement à ses lèvres : l'eau était fraîche et douce. Ce n'était pas la marée, c'était la rivière !

Elle ne s'évanouit point ; le bon Dieu eu pitié d'elle, sa main miséricordieuse la soutint et la fortifia dans cet affreux moment ; sa terreur tomba comme un vêtement ; elle cessa de trembler, et plus tard, au milieu de toutes les épreuves et de tous les dangers de cette horrible nuit, elle ne perdit plus son sang-froid et sa présence d'esprit.

Elle tira le lit au milieu de la chambre, plaça dessus une table, et sur la table, le berceau. L'eau lui montait déjà jusqu'aux chevilles. A deux ou trois reprises, la maison fut si violemment secouée par le vent et battue par le flot, que les portes des armoires s'ouvrirent d'elles-mêmes.

Pour la seconde fois, elle entendit au dehors un frottement et un frôlement. Elle avança la tête et vit que le grand arbre déraciné, qui était jusqu'alors resté couché au bout du pâturage, près du chemin, avait été charrié par les eaux jusqu'à la cabane. Heureusement, ses longues racines traînaient à terre et l'empêchaient de se mouvoir avec la même vitesse que le courant, sinon la maison n'aurait pu résister au choc, malgré la solidité des pilotis. Le chien s'était élancé sur le tronc noueux et se pelotonnait, tremblant et geignant, près des racines.

Ce fut pour la pauvre mère un rayon d'espérance. Elle arracha de son lit une épaisse couverture, dans laquelle elle enroula l'enfant, et, marchant hardiment dans l'eau, qui montait toujours, elle tâcha de gagner la porte. Quand l'arbre, en se retournant, menaça de nouveau la cabane en la faisant trembler et craquer, elle sauta sur le tronc, au près du chien. Avec l'aide de Dieu, elle parvint à prendre pied sur l'écorce glissante, et, s'accrochant d'un bras aux racines, de l'autre elle retint l'enfant, qui ne cessait de pleurer.

Tout à coup, un craquement violent se fit entendre près de la porte de devant, et toute la façade de la maison, qu'elle venait de quitter, s'abatit comme tombent les vaches sur les genoux quand elle veulent se coucher. Au même moment, le grand arbre décrivit un demi-cercle et emporta sa cargaison vivante au loin dans la nuit noire.

Malgré l'émotion et le danger, et la peine qu'elle avait à païser l'enfant, malgré les hurlements du vent et la perplexité de la situation, elle ne put s'empêcher de se retourner pour jeter un dernier regard sur la cabane qu'elle abandonnait, et que les flots lui ravissaient. Elle songeait,—et elle ne sait point encore aujourd'hui comment lui vint, dans un pareil instant, une pensée aussi frivole,—elle songeait qu'elle avait eu tort de ne pas mettre une autre robe, et qu'elle aurait mieux fait d'emporter la plus belle layette de l'enfant ; elle priaît que la maison fût épargnée, et que lorsqu'il y reviendrait, "lui," il ne la trouvât pas trop vide ni trop désolée, et puis elle se demanda comment il saurait ce qu'ils étaient devenus, elle et l'enfant ?

Cette pensée lui serrait le cœur et la faisait défaillir ; mais elle avait une autre chose à faire que de s'attrister ; car, chaque fois que les longues racines de son arbre se heurtaient à un obstacle, le tronc se retournait à demi et la trempait, à deux reprises, dans l'eau noire et fangeuse. Le chien, qui ajoutait à son effroi par ses aboiements et par ses allées et venues incessantes, finit par tomber de l'arbre. Il nagea longtemps à côté d'elle et elle essaya de hisser le pauvre animal mais il s'y prenait maladroitement, la peur le rendait fou, et la fin elle le perdit de vue.

Ils étaient seuls maintenant, elle et l'enfant.

La lumière qui avait continué de brûler pendant quelques minutes dans la cabane abandonnée, s'éteignit tout coup. Il lui devint ainsi impossible de distinguer dans quelle direction l'entraînait le courant. Les eaux baissaient assurément. Elle devait être près du tourbillon formé par le confluent de la mer et de la rivière débordée. Si la marée ne descendait pas bien vite, il y avait à craindre que le flot ne les emportât tous deux au large, ou qu'un arbre, une poutre en dérive ne les érasât. Si au contraire, elle échappait à ce péril et si le reflux la poussait vers la baie, elle pouvait être portée sur une des pointes boisées de l'île, où elle attendrait la venue du jour. Par moments, il lui semblait entendre des cris d'alarme qui venaient de la rive, des beuglements de vaches et de bêlements de moutons. Mais non, ce n'était que le bourdonnement de ses oreilles et le battement de son cœur.

Elle s'aperçut alors qu'elle était, dans une position inconfortable, raidie et gelée au point de ne plus pouvoir bouger son bras ; et l'enfant jeta des cris si navrants, quand elle lui donna son sein, qu'elle vit bien que son lait était tari. Elle en fut si épouvantée, qu'elle ramena son mouchoir sur ses yeux et pour la première fois pleura amèrement.

Quand elle releva la tête, le mugissement du ressac était derrière elle. C'était une preuve que son arbre avait encore tourné. Elle prit de l'eau dans sa main pour éteindre sa soif brûlante et la trouva salée comme ses larmes. C'était un soulagement, car elle savait maintenant qu'elle descendait avec la marée. Le vent tomba, et un silence profond, effrayant, commença à l'envahir. À peine l'eau se ridait-elle au contact du grand arbre sur lequel la malheureuse femme était assise ; autour d'elle, rien que les ténèbres et la tranquillité du tombeau. Elle parla à l'enfant, sans doute pour s'entendre parler elle-même et pour se convaincre qu'elle n'était pas devenue muette. Puis elle pensa—singulière pensée, mais qu'elle ne put chasser—combien avait dû être terrible cette nuit où la grande arche de Noé avait échoué sur la haute montagne de l'Asie, quand tous les bruits de la création avaient disparu du monde. Elle pensa aux matelots cramponnés aux débris de leur navire naufragé, à tant de femmes réfugiées sur des radeaux et fouettées par les vagues cruelles qui les avaient charriées aux abîmes de la mort. Elle essaya de remercier Dieu de lui avoir épargné un semblable sort et pour prier elle détourna ses yeux de l'enfant qui dormait d'un sommeil agité.

Tout à coup parut dans le lointain, au sud, à l'horizon sombre, une grande lumière qui brillait et vacillait, vacillait et brillait.

Son cœur battit impétueusement contre la joue glacée de l'enfant.

C'était le phare à l'entrée de la baie.

Elle le considérait avec étonnement quand

l'arbre se pencha en roulant sur le côté, se traîna encore un peu plus loin péniblement et sembla s'arrêter définitivement. Elle étendit la main et sentit le contact de l'eau. L'arbre avait touché terre. La position du phare et le rugissement du ressac lui firent supposer qu'elle était sur le marais de Dedlow.

Son enfant malade, son lait tari lui causaient les plus vives angoisses. N'eût été cette double perplexité elle se fût sentie sauvée, délivrée. Peut-être aussi était-elle en ce moment obsédée entièrement par des impressions pénibles.

Quand les eaux commencèrent à se retirer, un grand vol de bernaches noires passa devant elle en jetant des cris perçants. Puis ce fut le tour des pluviers qui tournoyèrent autour de l'arbre en poussant leurs plaintes mélancoliques et s'abattirent enfin sans crainte, comme un nuage gris. Bientôt après un héron se leva en protestant, vola en craquetant au-dessus d'elle et alla se poster un peu plus loin dans l'eau sur ses grèves échasses. Elle remarqua surtout un bel oiseau blanc—un peu plus gros qu'une colombe et ressemblant à un pélican—qui décrivit autour d'elle des cercles se resserrant d'instant en instant et se percha enfin sur une petite branche de l'arbre tout près de son épaule. Elle allongea le bras et caressa le joli cou blanc de l'oiseau. Celui-ci ne s'effaroucha point et ne bougea pas. Elle eut alors l'idée de le faire voir au baby qui s'en amuserait peut-être. Mais quand elle souleva l'enfant il était tout raide, tout froid, et ses petites paupières, qui ne s'ouvraient plus, étaient cerclées de bleu. Elle eut un grand cri, l'oiseau s'envola, et elle s'affaissa évanouie.

Ce fut le moment le plus grave.

Quand elle reprit ses sens, le soleil était levé, la marée basse. Un étrange concert de voix gutturales frappa son oreille. Une vieille squaw chantait un *husbaby* indien, en se balançant constamment devant le feu, qui avait ramimé la pauvre mère sauvée des eaux.

Sa première pensée fut pour l'enfant et déjà ses lèvres s'entrouvaient pour le demander, quand une jeune squaw, qui devait être mère, elle aussi, devina sa préoccupation et lui apporta le petit *mowitch*, tout blême, mais vivant. Il était si comiquement couché dans un berceau d'osier, pareil à celui de l'enfant de la jeune Indienne, qu'elle se mit à rire et à pleurer à la fois.

Les deux Indiennes lui adressèrent un sourire qui fit voir leurs grandes dents blanches, et un éclair jaillit de leurs grands yeux noirs.

—Petit *mowitch* bientôt guéri, homme blanc revenir.

Elle était si transportée de joie, qu'elle les eût embrassées toutes deux en dépit de leurs faces brunes. Alors les Indiennes lui racontèrent qu'en cherchant des baies dans le marécage avec leurs singuliers paniers, elles avaient vu de loin flotter sa jupe sur l'arbre et la vieille squaw n'avait pu résister à la tentation de se procurer une robe neuve. Elles étaient accourues et avaient découvert la femme blanche et l'enfant.

Il va de soi que la robe fut donnée en cadeau à la vieille Indienne et quand enfin il revint, "lui", vieilli de dix ans par les angoisses, elle se sentit de nouveau si faible, qu'il dut l'enlever dans ses bras pour la transporter dans le canot.

Il n'avait rien su de l'inondation. Des Indiens, qu'il avait rencontrés à Utopia, lui avaient fait comprendre dans leur langage imagé, avec leur mimique expressive, que la pauvre mère qu'on avait recueillie là bas était sa femme. À la marée haute, il remarqua l'arbre qui n'en valait pas la peine, mais qui servit de fondation pour sa nouvelle maison. Celle-ci reçut le nom d'Arche-de-Mary. Mais il est facile de deviner que cette fois il la bâtit en un endroit où la crue ne pouvait l'atteindre.

Le maître des cérémonies vient d'avertir la famille que le corbillard peut se mettre en route.

Un parent de province arrive tout essouffé et cherche un moyen de présenter ses hommages aux deux fils du défunt, qui ont pris la tête du cortège. Tout à coup, montrant le cercueil :

—Alors, dit-il, il n'y a plus d'espoir ?

PINCÉE DE CONSEILS

NETTOYAGE DES LÉGUMES

Dans les cuisines anglaises on fait tremper, pendant quelques minutes, dans un vase contenant de l'eau salée, les légumes, salades, etc., et on les débarrasse ainsi très rapidement des vers, escargots, limaçons, etc., etc., qui peuvent être cachés parmi les feuilles. Ce moyen, fort simple du reste, est à recommander aux ménagères.

POUR PERCER LE VERRE

Pour pratiquer un trou dans le verre on commence par entourer la place à percer d'un petit bourrelet de mastic de vitrier formant une cuvette. Dans ce récipient, on verse un peu d'essence de térébenthine, dans laquelle on a fait dissoudre un morceau de camphre.

Si l'on applique alors sur le verre au milieu de la cuvette, le foret du drille, on pratique la percée par une série de mouvements tournants. On prend la précaution de poser le verre, pour qu'il soit bien d'aplomb, sur un tapis ou un morceau de flanelle.

Par le même procédé, on peut scier ou limer le verre, en ayant soin d'humecter très abondamment l'outil et le verre de térébenthine camphrée.

CIMENT POUR AQUARIUM

Mélangez intimement une partie mesurée, disons une cuillerée de litharge, une cuillerée de plâtre de Paris, une cuillerée de sable blanc sec, un tiers de cuillerée de résine en poudre fine. Tamisez le mélange et conservez-le dans un flacon bien bouché, jusqu'au moment de l'emploi. Faites-en alors une pâte avec de l'huile de lin cuite et un peu de siccatif ; il ne faut jamais faire cette pâte d'avance : au bout de douze heures on ne peut plus l'employer. Ce ciment peut servir et résister aussi bien à l'eau de la mer qu'à l'eau douce ; l'aquarium peut être mis en usage immédiatement, cependant il vaut mieux donner au ciment le temps de sécher, trois ou quatre heures.

TRANSFORMATIONS MAGIQUES

Infusez quelques brins de campêche dans de l'eau et quand celle-ci sera rouge mettez-la dans une bouteille. Prenez alors trois verres, rincez le premier avec du vinaigre fort, jetez dans le second une pincée d'alun qui ne se verra pas si le verre n'a pas été essuyé, laissez enfin le troisième sans préparation. En versant dans les verres l'eau rouge de la bouteille, elle paraîtra jaune dans le premier, bleuâtre dans le second et deviendra noire si on remue avec une clef en fer, dans le troisième verre, l'eau prendra peu à peu une teinte violette.

ARROSAGE DES PLANTES EN VASE

Les personnes qui ne sont pas familières avec la culture de plantes, commettent souvent des erreurs quand elles arrosent leurs vases aux fleurs. Les jardiniers ont reconnu, par expérience, qu'un excès d'eau sur les racines est extrêmement préjudiciable pour presque toutes les plantes, et ils recommandent en conséquence de faire bien attention à l'arrosage, surtout en hiver. Il en résulte que souvent on n'arrose pas assez, ce qui ne vaut guère mieux. Du moment que la terre est assez sèche pour que les racines n'absorbent plus d'humidité, la plante souffre. L'arrosage doit avoir pour but d'empêcher que la terre n'arrive à cet état de sécheresse, surtout quand la plante croît ; il est clair qu'il faut en même temps éviter un excès qui noierait la terre et la plante. Il faut donc arriver à se maintenir dans ces limites et il semble que la chose ne soit pas trop compliquée. Une remarque encore à faire, c'est que lorsqu'on arrose, il faut donner assez d'eau pour mouiller le sol complètement ; la différence entre les plantes qui demandent plus ou moins d'eau doit être observée par le fait qu'on arrose plus ou moins souvent et non pas en donnant, à l'arrosage, une quantité d'eau plus ou moins grande.

UNE EXPLICATION A PEU PRES CERTAINE



La dame (surprenant de la visite dans une armoire de la cuisine).—Comment menteuse ! Vous me disiez qu'il n'y avait personne. Il n'y a que huit jours que vous êtes ici, et vous me trompez de la sorte !

Judic.—Madame, si vous avez trouvé un homme dans l'armoire, c'est que l'autre cuisinière l'aura oublié là, pour sûr. Moi, je suis franche, moi.

IDYLLE CHAMPETRE



I

Le propriétaire aperçoit le tramp caché sous la table.



II

Il s'en va tranquillement dans la cave dans l'intention de lui donner de ses nouvelles.



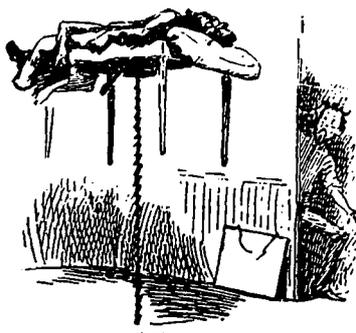
III

Le tramp.—Oh ! oh ! de la visite !



IV

—Tu ne me prendras pas comme cela, mon bon.



V

Le maître de la maison.—L'insolent, il s'est endormi !



VI

—Arrête un peu ! Je vais t'en faire une peur avec cette affiche-là !

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

QUATRIÈME PARTIE

(Suite.)

1

Rien d'imposant et de saisissant à la fois comme deux navires voguant à contre bord et prêts à engager le combat.

Le silence, à peine troublé par les derniers ordres des chefs, pèse, en ce moment solennel, sur le courage des plus intrépides matelots. Les cœurs battent avec violence, les poitrines sont oppressées.

Chaque homme, même le plus habitué au danger, jette un mélancolique regard sur sa vie passée et interroge ses pressentiments pour savoir s'il doit se réjouir ou se résigner. Alain, couché aux pieds de son maître, n'avait jamais encore assisté à une action navale ; aussi éprouvait-il dans toute son intensité cette émotion poignante qui précède la bataille. Toutefois, une pensée le soutenait.

—Ma foi, mon maître, disait-il à voix basse, je ne comprends pas trop pourquoi le capitaine Laurent accepte le combat au lieu de continuer à prendre chasse... Depuis que je suis à la tête d'une somme de cent mille livres, je me sens d'une poltronnerie dont rien n'approche... Moi, Alain, posséder cent mille livres : cette idée-là me fait tourner la tête, et je me demande cent fois par jour si je ne rêve pas ! Combien cela fait-il, maître, cent mille livres ? Au moins deux ou trois mille écus, n'est-ce pas ?... Penser que je suis assez riche pour acheter Penmark, manger du lard frais à discrétion toute la journée, avoir un serviteur, et que je serai peut-être mort tout-à-l'heure, ça me serre le cœur à me faire érier ! Dites donc, maître, à vote matelot, que se montrer trop glorieux est un péché, et priez-le de reprendre chasse.

—Comment veux-tu, Alain, répondit le chevalier sur le même ton, que nous échappions à un navire d'une marche tellement supérieure à la nôtre qu'il nous a gagnés de vitesse sous ses huniers, les ris pris et sa misaine ?... Voyons, Alain, du courage ! N'oublie point que, toi et moi, nous représentons ici en ce moment la Bretagne... il ne faut pas déshonorer notre pays par une lâche et impardonnable conduite !

—Ainsi, maître, ce sont les Espagnols qui nous forcent à nous battre ?

—Cela est incontestable, Alain.

—Alors, foi de Dieu ! reprit le Bas-Breton, gare à eux ! Ah ! gredins, vous voulez me voler ma fortune !... il ne vous suffit pas d'avoir dépouillé et martyrisé jadis tant de braves Indiens, vous vous en prenez aussi aux chrétiens... Il me tarde maintenant que la bataille commence : je me sens une fureur de loup enragé... !

La voix de Laurent interrompit la conversation de de Morvan et de son serviteur.

—Amène, cargue, rentre et hale bas les menues voiles !

Le galion amiral voyant que les flibustiers, lui présentaient le combat sous les huniers seulement, s'empressa d'imiter leurs manœuvres. Offrant aux coups des Français son flanc de tribord à une distance de trente toises au plus, il héla la frégate d'amener ses couleurs.

Un sourire empreint tout à la fois d'un sublime orgueil et d'un immense dédain, anima le visage de Laurent.

L'intrépide aventurier, s'élançant de son banc de quart, d'un bond se plaça sur le bastingage ; et fier, radieux, la tête haute, la poitrine tournée vers les Espagnols :

—Je suis le capitaine Laurent ! cria-t-il d'une voix qui vibra retentissante et métallique comme une note de clairon.

—Tout le monde debout et feu partout ! reprit le flibustier.

Une ceinture de flamme enveloppa le flanc de la frégate. La réponse du galion ne se fit pas longtemps attendre. Elle fut terrible : ses trente canons, chargés jusqu'à la gueule, vomirent une trombe de feu et de fer ; on eût dit l'irruption d'un volcan !

Cette seule bordée, portant en plein sur la frégate, eût suffi pour la mettre hors de combat. Heureusement, le vaisseau espagnol étant de haut-bord, l'avalanche meurtrière passa au-dessus de l'ennemi ; quelques pièces du grément, coupés par les boulets, restèrent suspendus dans la mâture ou tombèrent sur le pont.

—Bas le feu des canons !... héla Laurent. Qu'on ne se serve que des mousquets !... Ohé ! là-haut, dans les hunes !... Des grenades !... toujours des grenades !... Inondez-en le pont de l'ennemi ! Hardi les enfants !... Ne vous pressez pas ! Prenez votre temps pour viser ; que chaque coup porte !... !

L'ordre donné par Laurent de cesser la canonnade était en trait de hardiesse, une inspiration de génie ! Le flibustier, avec la conception rapide, le coup d'œil infailible dont il était doué, avait compris tout de suite que sa rangée de huit canons, d'un faible calibre, ne pouvait rien contre les trente bouches à feu que lui opposait le vaisseau amiral. Les avaries éprouvées par l'ennemi n'eussent pas compensé l'emploi des hommes retenus par le service des pièces. Ces mêmes hommes, répartis dans le grément, accrochés à toutes les saillies de la frégate, embusqués sur la drôme, dans la chaloupe et les hunes, causaient cent fois plus de mal aux Espagnols, avec les balles de leurs redoutables fusils de boucaniers, qu'avec les boulets de leurs canons.

Pendant une demi-heure, le feu continua des deux côtés avec un remarquable acharnement : les flibustiers, excités par Laurent, se multipliaient ; les Espagnols, quoiqu'ils eussent été vivement impressionnés en apprenant qu'ils avaient affaire au plus célèbre capitaine, après de Montbars, que possédait la flibuste, les Espagnols étaient si nombreux et disposaient de tant d'éléments de succès, qu'ils ne croyaient pas à une défaite et restaient pleins d'ardeur.

Il faut se rappeler le malheureux sang-froid et l'adresse infailible des boucaniers-flibustiers pour comprendre le ravage mouï que pendant cette demi-heure de lutte ils causèrent à l'ennemi... Deux cents Espagnols furent mortellement atteints : les servants de la batterie découverte exposés en plein et sans défense à leurs coups, tombaient chaque fois qu'ils essayaient de charger les canons.

Quant à ceux qui étaient retirés dans les batteries de l'entrepont, à peine se montraient-ils à l'embrasure des sabords, qu'une balle les punissait de leur témérité.

Au reste, c'était un spectacle aussi étrange que saisissant, de voir ce puissant vaisseau fatigué, harcelé par un adversaire de proportions si faibles, qu'il lui eût suffi de l'aborder pour le couler bas : un spectacle que les flibustiers étaient seuls capables de donner !

De Morvan, une carabine à la main, secondait Laurent dans son commandement, et combattait comme un simple matelot. Quant au Bas-Breton Alain, le premier mouvement de la surprise passé, il s'était embusqué sur

la drôme, où il déployait une intelligence et une vivacité dont il ne se serait jamais cru capable : l'excitation causée par le danger l'avait complètement métamorphosé en flibustier.

—Ah ! coquins d'Espagnols, vous voulez me prendre ma fortune ! ah ! vous avez jadis massacré des milliers de pauvres chers Indiens du bon Dieu ! Vous allez voir, murmura-t-il en rechargeant son arme ; et chaque fois sa carabine abattait un ennemi !

Le pont de la frégate inondé de sang prouvait le triomphe momentané, ou, pour être plus exact, la résistance des flibustiers, leur coûtait bien cher : plus de vingt des leurs avaient déjà succombé.

—Matelot, dit de Morvan en s'adressant à Laurent, ne vaudrait-il pas mieux en venir franchement à l'abordage que de nous laisser décimer ainsi ? Qui sait si ce dernier et suprême effort ne nous sauverait pas ?

—J'aime ton impatience et ton ardeur, matelot, répondit Laurent ; mais la responsabilité qui pèse sur moi m'empêche de la partager. Que veux-tu que cinquante à soixante hommes fassent contre douze à quatorze cents ?

—Alors, nous sommes perdus ! reprit de Morvan en baissant la voix.

—Oui, si la tempête sur laquelle je compte tarde trop à se déclarer !

—Tes calculs ne te l'annonçaient guère avant trois heures !

—C'est vrai ; mais depuis lors, l'état du ciel a changé. Tenons bon courage encore une heure, et nous serons sauvés !

—Une heure, Laurent ! il ne faut pas l'espérer... A la première bordée complète que nous recevrons, nous coulerons bas.

—Nous serons canonnés, mais nous ne recevrons pas une bordée entière : nos braves boucaniers gênent trop par leur mousqueterie le tir des artilleurs. Quant à couler bas, tu oublies que Requin se tient, mèche allumée, dans la soute aux poudres.

—Ma foi, s'écria de Morvan, j'en reviens à ma première idée, à l'abordage : d'autant plus que depuis le commencement de l'action, l'Espagnol a toujours manœuvré pour l'éviter.

—Parbleu ! cela n'a rien d'étonnant ! Il connaît ma présence ici !... Le fait est que si je disposais de ce vaisseau de 60 et de son équipage, il y a longtemps que la frégate n'existerait plus ! Ne me parle pas, vois-tu, matelot, des gens hiérarchiques. Ils arrivent à tour de rôle ou poussés par la faveur, à des commandements importants ; mais le grade ne donne pas l'instinct de la guerre ! Il n'y a pas un de nos flibustiers qui, à la place de l'amiral espagnol, ne nous eût déjà contraints à nous faire sauter !

Laurent, debout sur son banc de quart, qui le mettait dans une si dangereuse évidence, et quoique la mitraille sifflât sans cesse autour de lui, avait répondu au chevalier d'une voix aussi calme que s'il se fût trouvé dans un salon. Maître de sa volonté, il savait résister même à l'excitation du combat.

—Ah ! ah ! reprit-il presque aussitôt, voici l'Espagnol qui laisse arriver... il veut nous envoyer une bordée en poupe ; c'est là une tactique fort bonne, quoiqu'un peu élémentaire ! Matelot... !

Laurent allait poursuivre lorsqu'il roula de son banc de quart sur le pont : le bonheur fougueux qui jusqu'alors l'avait protégé l'abandonnait.

Le moment était critique. De Morvan le comprit.

—Matelots ! s'écria-t-il en s'élançant à la place occupée naguère par Laurent, un homme de moins ne constitue pas une défaite ! tout va bien ! Rien n'est désespéré !... Allons !

hardi ! ferme !... Ne nous laissons pas prendre en enfilade !... Neutralisons, en l'imitant, la manœuvre de l'Espagnol ; laissons arriver !... .

Un moment de désespoir général, plus encore de stupeur, avait suivi la chute de Laurent ; mais ranimés par la parole ferme et vigoureusement accentuée du chevalier, les flibustiers revinrent bientôt de leur étonnement. Heureux de trouver un chef à l'instant où ils en avaient un si urgent besoin, ils se précipitèrent à la manœuvre avec un remarquable élan. Le combat continua sous toutes voiles !

—Les maladroits ! murmura de Morvan en jetant un regard de mépris sur le vaisseau amiral ; ils ouvrent la main qui nous tenait ! Que de temps ils perdent !

Plusieurs flibustiers en voyant tomber le capitaine, s'étaient élancés pour lui porter secours ; à peine achevaient-ils de le relever qu'il ouvrit les yeux, et les repoussant avec énergie :

—Arrière, enfants ! leur dit-il en souriant, je n'ai rien... une simple égratignure... Un éclat de bois qui m'a frappé à la tête !... Est-ce que les boulets peuvent tuer Laurent !... Allons retournez à votre poste de combat !

Epongeant alors avec son mouchoir le sang qui lui tombait sur les yeux et l'aveuglait, Laurent se dirigea d'un pas ferme et assuré vers son banc de quart.

—Ah ! s'écria-t-il en apercevant de Morvan installé à sa place, tu n'as pas perdu de temps, matelot, pour recueillir mon héritage !

Un regard froid, hautain, accompagnait ces paroles. De Morvan le soutint dignement.

—Matelot, lui dit-il en descendant du banc de quart, l'injuste reproche que tu m'adresses est un signe de faiblesse. Allons, je t'avais élevé sur un trop haut piédestal. Tu es un homme extraordinaire, j'en conviens, mais tu n'es qu'un homme.

À cette réponse, Laurent rougit ; et fixant le jeune homme d'un œil scrutateur et réfléchi :

—Je comprends à présent que Fleur-des-Bois t'aime, lui dit-il lentement. Je t'avais bien jugé ; tu vauds mieux que moi... oui, mille fois mieux que moi ; car jamais je ne t'aurais pardonné d'avoir sauvé la frégate.

Pendant l'heure qui suivit cet épisode inaperçu, le combat prit un caractère de gravité qu'il n'avait pas encore atteint ; les flibustiers survivants, — ils n'étaient plus que vingt hommes valides, — se sachant perdus, ne daignaient plus se cacher dans les embarcations ou sur la drôme : fous de rage, sublimes de fureur, ils poussaient des cris semblables à des hurlements de tigres et demandaient l'abandon.

Laurent, toujours calme et impassible, ne cessait de consulter l'horizon : la tempête, ce dernier aide sur lequel il avait compté, lui faisait défaut.

II

Si la position des flibustiers était à peu près désespérée, l'ennemi payait bien cher sa victoire. Fait inouï, merveilleux, que l'on se refuserait à croire si l'histoire n'était là pour l'attester, cinq cent Espagnols avaient succombé ! Sur le pont, dans la batterie basse du galion jonché de cadavres, le sang atteignait une hauteur de dix pouces !

À une dernière bordée que les artilleurs du vaisseau amiral parvinrent à tirer avec ensemble et qui porta en plein dans la coque de la frégate, l'issue du combat cessa d'être douteuse.

—Matelot, dit froidement Laurent, en s'adressant au chevalier, il faut mourir. Ta main... Adieu !...

—Où vas-tu ainsi, Laurent ?

—Donner à Requin le signal qu'il attend !

—Un capitaine doit rester sur son banc de quart jusqu'à ce que la mort l'en arrache. Requin m'obéira comme à toi. Demeure à ton poste. Adieu !

De Morvan s'éloignait déjà, lorsque Laurent, bondissant vers lui, l'arrêta :

—Je te devine, lui dit-il. Tu veux revoir Fleur-des-Bois et mourir à ses côtés. Je ne le souffrirai pas.

—Qui m'en empêchera ?

—Moi, entends-tu, moi !

—Allons donc ! dit de Morvan d'une voix sourde, une menace !

—Un ordre ! s'écria Laurent.

Les compagnons d'armes se toisèrent alors d'un regard sanglant et se reculèrent chacun d'un pas pour prendre distance : ils s'étaient compris. Tous deux étaient armés d'un couteau d'abordage.

Quelle tristes pensées eût éveillées dans l'esprit d'un philosophe ou d'un indifférent la vue de ces deux hommes qui, menacés de mort par la mitraille ennemie, posés sur un volcan prêt à éclater, n'ayant aucune chance d'échapper à leur affreuse destinée, cherchaient, excités par l'amour et la jalousie, à s'arracher les quelques minutes d'existence qui leur restaient encore !

Les flibustiers apportaient un tel acharnement à la lutte, qu'ils ne remarquèrent pas ce qui se passait entre leur capitaine et de Morvan.

Les deux rivaux restèrent pendant quatre à cinq secondes à s'observer d'un œil fixe et sombre. Cette immobilité menaçante prouvait combien chacun d'eux estimait la valeur et l'adresse de son adversaire.

Tout à coup, et par un mouvement simultané, ils s'élançèrent l'un contre l'autre avec une sauvage impétuosité. Des étincelles jaillirent du choc de leurs longs coutelas. Pas une parole n'avait été prononcée.

Quelques grande que fût la fureur des deux jeunes gens, ils possédaient l'un et l'autre trop de vrai courage pour abandonner au hasard le soin de diriger leurs efforts : tous deux avaient, s'il est permis de s'exprimer ainsi, réglé leur colère. Aussi le premier choc ne produisit aucun résultat. Chaque attaque rencontra une parade, chaque riposte, devinée à l'avance, fut évitée. Laurent usait de l'agilité de tigre dont il était doué pour harcèler de Morvan, tandis que ce dernier, mettant en usage toutes les ressources que lui offrait sa profonde connaissance de l'art de l'escrime, s'enveloppait d'un réseau de fer et restait invulnérable.

On eût dit un de ces fameux duels du temps de la chevalerie, deux paladins de Charlemagne se battant à outrance et sans merci.

Cette première passe dura à peine un quart de minute. Se trouvant corps à corps et trop près l'un de l'autre pour pouvoir se frapper mortellement avec leurs longs coutelas, Laurent et le chevalier, par suite d'un commun et tacite accord, se reculèrent de nouveau d'un pas, la lutte se rengagea aussitôt plus ardente que jamais.

D'abord surpris par les rapides volte-faces du flibustier, le chevalier devina et comprit bientôt sa manière de combattre ; alors, se mettant sur la défensive, il attendit le moment opportun pour attaquer à son tour. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Un coup droit, porté avec la rapidité d'une balle, entre deux feintes par trop fougueuses et trop imprudentes du flibustier qui se découvrit, atteignit celui-ci en pleine poitrine : une côte empêcha le fer d'accomplir son œuvre de mort !

—Vous êtes blessé, s'écria de Morvan en se rejetant en arrière.

—Qu'importe, pourvu que je te tue ! et je te tuerai ! hurla l'indomptable Laurent.

Exaspéré par l'opiniâtreté de son adversaire, exalté par l'ardeur de la lutte, de Morvan se résolut à être implacable ; mais à peine avait-il eu le temps de se remettre en garde, qu'il recula en chancelant et fut s'appuyer contre les bastingages : une balle espagnole l'avait frappé à la cuisse !

La première pensée de Laurent, — et cette pensée se traduisit énergiquement par la férocité de son regard, — fut de profiter de l'avantage que lui présentait le hasard pour réaliser sa menace. Au reste, cette coupable tentation dura peu. Jetant loin de lui son coutelas, ils se précipita vers son ancien matelot, et lui serrant la main avec énergie :

—Chevalier, lui dit-il, jamais personne avant toi m'avait fait douter de moi-même ! Le seul moyen que j'aie de me relever de ma défaite et de l'avouer hautement. Matelot, va-t'en trouver Fleur-des-Bois ! Tu as raison, un capitaine ne doit jamais abandonner son banc de quart ! Tes adieux terminés, — une minute suffit pour murmurer à l'oreille d'une femme qu'on l'aime, — tu ordonneras à Requin d'exécuter sa mission de mort... de mettre le feu aux poudres. Adieu !

À peine Laurent achevait-il de prononcer ces paroles, que Fleur-des-Bois apparut sur le pont. Son premier regard fut pour de Morvan : elle courut à lui.

—Il est vivant, merci, ma bonne sainte Vierge, s'écria-t-elle avec une expression de ferveur passionnée, qui mit comme une auréole autour de son visage. Mon Dieu ! que tu es pâle, mon chevalier Louis, reprit-elle presque aussitôt d'une voix troublée et émue : tu es blessé ?

—Oui, Jeanne, mais qu'importe ! Ne serons-nous pas bientôt tous morts ?

—Que dis-tu là ! Notre position est-elle donc désespérée au point... .

Fleur-des-Bois parcourut des yeux le pont, et apercevant partout des cadavres et du sang, elle tressaillit.

—Laurent, reprit-elle, comment se fait-il que toi, si bon capitaine, à ce que l'on prétend, tu ne puisses pas nous sauver ? Pourquoi ne prends-tu pas chasse devant l'ennemi ?

Le flibustier sourit d'un air de douce pitié.

—Ma pauvre Jeanne, lui répondit-il, ta chère sainte Anne d'Auray voudrait elle-même nous arracher des serres des Espagnols, qu'elle n'y parviendrait pas !

—Oh ! quel affreux blasphème, Laurent ! Tiens, je me rappelle avoir vu un jour un aigle s'abattre sur une colombe. Casque-en-Cuir était près de moi. Aux cris de désespoir que je poussai, il leva son fusil et il fit feu ! L'aigle eut l'aile brisée et lâcha sa proie : la colombe fut sauvée.

—Eh bien ! que conclus-tu de là, Fleur-des-Bois ?

—Que si une colombe, déjà saisie par un aigle, a recouvré sa liberté, nous que les Espagnols ne tiennent pas encore, nous ne devons pas perdre tout espoir... .

—Ta comparaison manque de justesse, Fleur-des-Bois : il suffisait à Casque-en-Cuir de tirer juste pour délivrer la colombe ; un coup de canon, quelque bien pointé qu'il serait, ne changerait rien à notre position !

—Je ne partage pas ton opinion, Laurent. Si un boulet renversait le grand mâât du galion, le vaisseau, hors d'état de manœuvrer, deviendrait comme l'aigle dont l'aile fut brisée, incapable de nous poursuivre. Nous, nous imiterions la colombe.

Il fallait que Laurent, — pour causer ainsi qu'il le faisait avec Fleur-des-Bois, au lieu de continuer à diriger l'action, — fût bien convaincu de l'inutilité de ses efforts, bien

assuré qu'aucun espoir de salut ne restait à la frégate.

Ce groupe de trois personnes discourant tranquillement au milieu des sifflements de la mitraille présentait certes un des épisodes les plus singuliers de ce mémorable combat.

—Fleur-des-Bois ! s'écria le fibustier, c'est la Providence qui vient de parler par ta bouche. Comment cette idée si simple ne m'est-elle pas encore venue ? Je l'ignore. Matelot, prends ma place sur mon banc de quart. Inutile d'avertir Requin.

Laurent s'élançant aussitôt au milieu des débris de son équipage, arracha cinq hommes au combat, et fit charger un canon. De Morvan et Fleur-des-Bois observaient avec une anxieuse attention ses moindres mouvements. Tous les deux priaient Dieu pour qu'une balle espagnole n'arrêtât pas le fibustier dans cette dernière et suprême entreprise.

Laurent, le corps courbé et immobile, l'œil fixé à la hauteur de la culasse du canon, suivait le balancement de la lame. Bientôt un éclair brilla : Laurent venait de jouer son dernier enjeu ! . . .

La réputation de merveilleux pointeur que possédait le fibustier était si universelle, si incontestée, que de Morvan crut voir trembler de sa base à son sommet le grand mât du galion amiral.

—Qu'on recharge ! dit Laurent.

Se retournant vers le chevalier et Fleur-des-Bois :

—L'aile de l'aigle est entamé, Jeanne, criait-il ; cette fois elle tombera !

Laurent ne se vantait pas en parlant avec cette assurance. Une demi-heure plus tard un craquement épouvantable, accompagné de cris de désespoir, de rage et de détresse, suivait la détonation du second coup de canon : le mât, coupé à une hauteur de cinq pieds au-dessus du niveau du pont, s'éroulait sur les Espagnols terrifiés !

Un hurrah retentit à bord de la frégate. Les fibustiers n'avaient plus rien à craindre de leur puissant ennemi.

—Ah ! le lâche, qui n'a pas osé nous aborder, dit Laurent. Pas de pitié pour lui : qu'il porte la peine de son déshonneur !

Un peu plus tard, la frégate venant du lof et mettant le cap sur la poupe de son ennemi, massacrait son équipage par plusieurs volées d'ennemi.

—Ah ! s'écria Laurent, si j'avais encore cinquante hommes valides, avant une demi-heure le pavillon du vaisseau amiral traînerait honteusement attaché à son beaupré ! . . .

Le nombre des fibustiers encore en état de porter les armes et de manœuvrer s'élevait en ce moment à seize hommes.

—Amis ! dit Laurent, il s'agit à présent de payer d'audace. Le galion vice-amiral se rapproche de nous à vue d'œil. Soutenir un nouveau combat contre quinze cents hommes d'équipage et soixante canons, il ne faut pas y songer. La fermeté de notre contenance peut seule nous sortir d'embarras. Laissons arriver sur le vice-amiral qui, par bonheur, se trouve toujours sous le vent à nous, et présentons-lui hardiment la bataille. . . Témoin de la catastrophe du galion-amiral, il n'osera pas l'accepter.

La prédiction de Laurent se réalisa de de point en point ; son audacieuse manœuvre obtint tout le succès qu'il attendait : l'Espagnol prit la fuite ! . . .

—Fleur-des-Bois, dit Laurent avec un attendrissement qu'il s'efforçait de cacher, tu es bien toujours le bon génie, le génie protecteur de la fibuste ! Cécile enfant, ce n'est pas seulement ma frégate, mais encore mon âme que tu as sauvée ! . . . L'intervention miraculeuse de la Providence a été si manifeste en cette occasion, qu'il ne m'est plus pos-

sible, malgré mon orgueil, de mettre en doute l'existence d'un pouvoir suprême.

Laurent, humilié par cet aveu que lui arrachait la force de la vérité, se tut brusquement, et, enveloppant Fleur-des-Bois d'un regard passionné :

—N'importe, pensa-t-il, je ne faiblirai pas. Elle sera ma maîtresse ! —Matelot, reprit-il après un moment de silence, nos épreuves ne sont pas finies. Il nous reste à présent à lutter contre les fureurs de la nature. Voici la tempête qui éclate, et la frégate, criblé de mitraille, déchirée par les boulets espagnols, fait eau de toutes parts.

En effet, un épouvantable coup de tonnerre se fit entendre presque aussitôt, et le vent se déchaînant avec une force inouïe, courba la frégate sur la lame et manqua de la faire sombrer.

Laurent, malgré le sang qu'il avait perdu par ses deux blessures, prit son porte-voix et se mit à commander la manœuvre avec sa vigueur et sa netteté accoutumées.

III

Le reste de la journée et la nuit qui suivit le combat livré au vaisseau-amiral espagnol, offrirent de bien tristes heures aux fibustiers.

La tempête, loin de se calmer, augmentait à chaque moment d'intensité et de violence.

L'intérieur de la frégate présentait un horrible spectacle. Les plaintes des blessés qui, torturés par une douloureuse agonie, appelaient la mort avec des cris de désespoir et de souffrance, se mêlaient aux hurlements du vent, au craquement de la carène, et formaient un sinistre et lugubre concert.

Les seize hommes valides échappés au combat, trop peu nombreux pour se relayer, tombaient de fatigue et n'accomplissaient qu'imparfaitement leur double tâche ; manœuvrer la frégate et faire jouer les pompes : de minute en minute la mer s'engouffrant à travers les avaries causées par les boulets espagnols, envahissait la cale, et alourdissait la marche de la frégate.

Laurent comprit qu'à moins d'un miracle improbable, cette voie d'eau devait tôt ou tard triompher de ses efforts. Le lendemain, à peine le jour parut-il à l'horizon, qu'une énorme masse de nuages d'une couleur ardoise, frangée de pourpre et paraissant solide comme une chaîne de montagnes, s'interposa entre la lumière et les fibustiers, et leur rendit les ténèbres de la nuit.

Vers les dix heures du matin, la frégate, prise en travers par la lame, fut engagée. Un seul cri, simultanément poussé par l'équipage et les blessés, retentit lugubre et déchirant. Tout le monde se crut perdu.

Au milieu de cette épouvantable position, la voix calme et puissante de Laurent s'éleva, dominant le mugissement des flots :

—Du courage et du silence, enfants ! cria-t-il ; la barre du gouvernail ayant été mise au vent, rien n'est encore désespéré.

En effet, la frégate, après avoir été plusieurs fois lancée du sommet des vagues jusque dans les dernières profondeurs de leurs abîmes, reprit enfin son équilibre et recouvra son sillage.

Sur dix navires engagés, il en est à peine un qui résiste.

Dans l'impossibilité où se trouvait la frégate enveloppée dans une pareille tempête de continuer à prêter le côté au vent, Laurent dut renoncer à se diriger vers la Jamaïque, et se mit à fuir sous le vent.

Ce changement d'allure, impérieusement commandée par les circonstances, laissait toujours la frégate exposée au danger d'être engagée de nouveau : or, compter sur un second

miracle, c'eût été folie ; aussi les fibustiers se regardaient-ils comme touchant à leur dernière heure.

—Mon chevalier Louis, dit Fleur-des-Bois qui, appuyée contre les bastingages, n'avait pas voulu abandonner le pont pour se réfugier dans sa cabine, malgré le danger qu'elle courait d'être emportée par une vague ; mon chevalier Louis, cette fois, je le sens, c'en est fait de nous ! . . . Laurent est un bon marin, mais que peut-il contre la colère du ciel ? Rien ! Pourquoi cet air triste et désespéré, mon chevalier ? Craindrais-tu la mort ?

—Ma sœur bien-aimée, répondit de Morvan avec une émotion profonde, Dieu m'est témoin de la sincérité de mes paroles : non-seulement je ne redoute pas la mort, mais je la désire ! Ce qui attriste mon agonie, c'est la pensée que je t'entraîne dans ma chute ! . . . Sans ma fatale rencontre, tu reposerais en ce moment, joyeuse et insouciant, à l'ombre de ces belles forêts embaumées que tu aimais tant ! Ta pitié pour moi, malheureux isolé sur la terre, t'a perdue !

—Ne parle pas ainsi, mon chevalier Louis, s'écria Fleur-des-Bois d'un ton de doux reproche : je t'assure que tu te trompes ! Quand tu es venu à l'habitation de mon père, je n'étais plus heureuse comme au temps de mon enfance ! . . . Je m'ennuyais . . . je me sentais triste et découragée . . . Je pleurais bien souvent sans pouvoir me rendre compte de mes larmes ! . . . La solitude me causait des moments de découragements inexplicables, et pourtant la présence de ce pauvre Casque-en-Cuir, si bon pour moi, me pesait aussi : il me semblait qu'en dehors des villes et de la solitude, il y avait un autre monde que j'ignorais et où le bonheur m'attendait. Ne te reproche donc pas ma mort. Tu m'as bien fait souffrir, c'est vrai, mais il n'y a pas eu de ta faute. Et puis, si tu savais . . .

—Qu'entends-tu, ma sœur, par ces mots " si tu savais ? " murmura-t-il à l'oreille de Fleur-des-Bois. Pourquoi cette question te trouble-t-elle, Jeanne ?

—Mon Dieu ! je l'ignore, . . . mais il me semble que si je m'expliquais, tu te moquerais de moi et je me tais. Voilà tout . . .

—Se taire, Jeanne, c'est déjà dissimuler, presque mentir : tu ne m'aimes donc pas, que tu gardes secrètes tes pensées ? . . . Tu ne vois donc plus en moi un frère ?

—Je ne t'aime pas, mon chevalier Louis ! répéta Fleur-des-Bois avec une adorable et naïve indignation. Que c'est mal à toi de supposer une pareille chose ! Mon Dieu ! si tu l'exiges, je parlerai. Au fait, tu es trop généreux et trop bon pour me faire honte de ma folie ? Eh bien ! mon chevalier Louis, j'ai découvert dernièrement que mon existence avait, jusqu'au jour où je t'ai connu, ressemblé à un tranquille et profond sommeil ! A partir seulement de ce moment, je me suis aperçue que j'avais un cœur. Alors, tout a changé pour moi d'aspect dans la nature : les fleurs m'ont révélé ces parfums que je ne leur connaissais pas ; les chants des oiseaux m'ont dit de douces paroles ! . . . J'ai compris le bonheur de vivre ! Tu souris, mon chevalier Louis ! ajouta Fleur-des-Bois sans oser lever les yeux sur le jeune homme : tu te moques de moi, sans doute ! . . .

Attendri jusqu'aux larmes, ému jusqu'au délire, de Morvan réfléchissait avant de répondre, lorsque deux vagues furieuses, se contrariant dans leur élan, vinrent tomber sur la frégate, qui trembla de sa quille au sommet du grand mât !

—Fleur-des-Bois, je t'aime ! . . . s'écria de Morvan, qui, certain de toucher à sa dernière heure, étreignit avec passion la jeune fille contre sa poitrine.

(A suivre)

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
144, RUE SAINT-LAURENT, 144
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecines est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

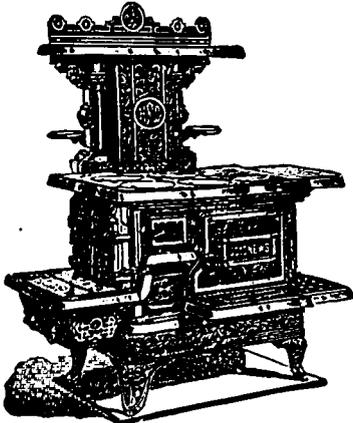
Le Sirop de Chloral Inaltéral de Gray.
Le Sirop d'Iodure de Quinine de Gray.

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.—A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er Novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.



EUARD & MACDONALD
FABRICANTS DE
Poeles, Fournaises



Et Ustensiles de Cuisine en Fer en Général
Ouvrages de Plombier, Ferblantier et Réparateur de Poêles promptement exécutés.
LE POT "JEWELL RANGER"
En forme de Cercle
EST le MEILLEUR DU MONDE ENTIER
244—RUE SAINT-JACQUES—244.
MONTREAL

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 9 Déc. Après-Midi et Soirée.

LA FAMEUSE COMPAGNIE DE VARIÉTÉS DES
SOEURS VAIDIS

20—ARTISTES—20

Comprenant des Chanteurs, Danseurs, Magiciens, Gymnastes, etc. Tous jouissant d'une réputation éminente.

PRIN D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.
Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.
Semaine suivante.—*IN THE RANKS.*

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES
DE MCGALE

RECOURTES DE SUCRE.
Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,
TORPEUR DE FOIE,
MAUX DE TÊTE,
INDIGESTIONS,
ETOURDISSEMENTS,
Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN
2123 rue NOTRE-DAME

Agents demandés partout
Cet offre est bon pour 60 jours, et nous le faisons afin d'avoir de bons agents qui introduiraient nos montres; et afin de nous protéger contre les spéculateurs et marchands qui ordinairement de fortes quantités, nous vendons que chaque personne comme cette annonce et nous l'envoie avec son ordre s'engageant à essayer de faire des ventes pour nous avec l'immense catalogue que nous envoyons gratis avec chaque montre. Sur réception de 50c en timbres, comme garantie de bonne foi, nous vous enverrons la montre par express C. O. D. sujet à votre examen. Si toutes satisfaisant et tel que représente, vous pourrez payer la différence, \$5.87 et garder la montre, autrement vous ne payez rien. Le bracelet est garanti en Or ou solide, le métal qui ne peut être reconnu de fer que par des experts; richement gravé, visible dans toutes ses parties, verre français, et garanti pour 25 ans. Le mouvement est importé, monté à la main, ajusté et réglé et périmement garanti. En prenant sans un peu, cette montre durera toute votre vie. C'est votre dernière chance d'avoir une montre de \$79 pour \$5.87, et une pour rien si vous nous en vendez 6. Adressez :
A. C. ROEBUCK & CO.,
87 & 69 Adelaide St. East, Toronto, Can. Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faudra envoyer le montant complet car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite, nous envoyons gratis une jolie chaîne de ce double. Nommez ce journal.

PRIX DE VENTE, \$5.87
SAMPLE FREE

ETABLIE EN 1852

LORGE & CIE



21 rue St Laurent
Importateurs et Manufacturiers

ASSORTIMENT COMPLET DE NOUVEAUTES EN



DE TOUTES SORTES

Réparations faites pour Chapeaux de Soie, Etc.,



PRIX TRÈS MODÉRÉS

IMPRIMERIE
POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.
MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- CIRCULAIRES,
- LIVRES,
- BROCHURES,
- PAMPHLETS,
- AFFICHES,
- CARTES DE VISITE,
- CARTES D'AFFAIRES,
- PANCARTES,
- ENTÊTES DE COMPTES,
- PROGRAMMES,
- ANNONCES D'ENCAN,
- ETIQUETTES,
- BLANCS DE TOUTES SORTES,
- ETC., ETC.,

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc

Communes promptement exécutées.
Caractères de Luce.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE
10 et 12 rue Leroyer
Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude
MONTREAL

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.